

Numéro 1

LE COURRIER DE LA SIELEC



Société **I**nternationale
d'**E**tude des **L**ittératures de l'**E**re **C**oloniale



Photo Flandrin

89. - 20 G. AZROU — Cavaliers de garde dans la neige



Avant les formes modernes de ce qu'on appelle, au sens strict, le colonialisme, tous les Etats ont leur origine dans une agression de type colonial.



Jacques Derrida, *Foi et savoir*, 2000

Sommaire

COMITE DE REDACTION

Rédacteurs en chef

Gérard Chalaye
Jean-François Durand
Roland Roudil

Assistant de rédaction

Fouad Balboul

Contributeurs du numéro

Fouad Balboul
Gérard Chalaye
Gérard Crespo
Léon-François Hoffman
Roger Little
Jean Sévry

Si vous souhaitez contribuer à un prochain numéro, prière d'envoyer les livres, articles, comptes rendus ou toutes informations à :
gerardchalaye@gmail.com

Editorial	p. 4
<i>Ah ! Nos chères banlieues !</i>	
Point de vue	p. 7
<i>D'une Colonisation l'autre</i>	
Livres à découvrir	p. 8
<i>Le Colonialisme en question</i>	<i>p. 8</i>
<i>Les Naufragés de l'île Tromelin</i>	<i>p. 10</i>
Rééditions récentes	p. 11
<i>Haïti: Regards</i>	<i>p. 11</i>
<i>Trois Hommes et un minaret</i>	<i>p. 11</i>
<i>L'Hôtel du Sersou</i>	<i>p. 12</i>
Livres à redécouvrir	p. 14
<i>La Réunion</i>	
Chronique	p. 16
<i>A Propos d'un nouveau regard sur l'histoire des colonies</i>	
Bibliographie	p. 23
<i>Autrement Mêmes</i>	<i>p. 24</i>
<i>Titres récents</i>	<i>p. 25</i>
Colloques et rencontres	p. 27

AH, NOS CHERES BANLIEUES !

Jean Sévry (Université de Montpellier III)

Curieuses, étonnantes à vrai dire, ces contorsions auxquelles nous soumettons notre langue pour désigner les problèmes que traverse notre société sans oser les appeler par leur nom ! Il y a quelques années, nous sommes bien amusés quand un simple balayeur s'est retrouvé transformé en « réparateur de surfaces ». Ne parlez surtout pas de pauvreté, dites « précarité » : c'est mieux. Pour nos banlieues, on va parler de « quartiers chauds », de « zones sensibles », et tout cela va s'accompagner d'une pluie d'initiales plus ou moins sécurisantes – car il s'agit aussi de se rassurer- : ZAC, ZEP, IRIS, ZUS, et j'en passe ! Un sociologue, Hugues Lagrange, vient de jeter son pavé dans la mare avec une enquête très serrée, *Le déni des cultures* ¹. Ce livre fourmille d'informations, et il nous aide à mieux comprendre l'énorme complexité du problème. Il nous montre que le degré d'intégration des immigrés varie beaucoup suivant les origines de cette population (assez réussie pour les Asiatiques, et à un degré moindre pour les Maghrébins, difficile pour les gens venant de la zone sub-sahélienne), ou les périodes de leur arrivée. Il pointe une relation étroite qu'on a généralement de la peine à avouer entre l'échec scolaire, la délinquance et la criminalité. Il dénonce aussi ce que vivent ces populations, à savoir « un sentiment d'humiliation et un déficit de reconnaissance » (p 161). Il en résulte un machisme des comportements masculins car « les hommes venus du continent africain ont tenté de guérir du mépris qu'ils ressentent ici en reportant leurs frustrations sur leurs propres femmes » (p 189).

Mais l'essentiel de son argumentaire n'est pas là : il voit encore dans nos attitudes globales un refus d'admettre des différences culturelles profondes (au sens anthropologique de ce terme) : d'où son titre. On préfère parler de différences sociales, et l'on aimerait bien pouvoir traiter la question comme s'il ne s'agissait que

d'un conflit de classes (il y a de cela, aussi, c'est vrai, mais ce n'est pas tout !), que d'un problème social. On efface le culturel, sous prétexte que cela pourrait passer pour du « ethnique ». Notre auteur observe alors avec raison que « dans les quartiers sensibles, les gens tentent de se soustraire à la mixité ethnoculturelle plus encore qu'à la mixité sociale » (p 121). Ah, l'odeur ! disait déjà Chirac. Pourquoi tant de pudeurs effarouchées ?

Et quelles réponses fournissons-nous, généralement parlant, aux problèmes ainsi soulevés ? Très souvent, nous assistons à ce que j'appellerai les ravages d'un discours républicain et égalitaire. Pas question, encore une fois, de parler d'ethnicité (les statistiques, en ce domaine, demeurent frappées d'une forme d'interdit), ni de cultures. Si vous venez en France, c'est pour mettre une sourdine à vos valeurs afin de pouvoir adopter les nôtres, et cela, aussi vite que possible : nous sommes tous des frères ! Et des frères en laïcité, s'il vous plaît !

Or, si on réfléchit un peu, on aura tôt fait de s'apercevoir que cette idéologie de l'intégration est l'héritière d'un autre discours élaboré à la fin du XIX^e siècle, alors que nous étions plongés dans l'aventure coloniale. Qui ne se souvient des propos égalitaristes et républicains de Jules Ferry, lors de son fameux discours à l'assemblée nationale (contredit par Clémenceau) le 28 juillet 1885 ? Discours consolidé et diffusé au sein de la nouvelle école laïque par des hommes de valeur comme Fernand Buisson et Camille Sée, mais aussi par la parution en 1887 d'un petit livre intitulé *Les enfants de Marcel*, diffusé largement dans les écoles et dans la jeunesse, dû au même auteur que le très célèbre *Tour de France de deux enfants*. Les enfants de Marcel étaient invités à se rendre aux colonies pour y répandre la bonne nouvelle de la colonisation ². Le message était clair : la France a une vocation civilisatrice, elle doit répandre Outre Mer son idéal de démo-

cratie et de laïcité républicaine, facteurs évidents de progrès, notions héritées du siècle des Lumières. De cette façon, petit à petit, le colonisé pourra nous rejoindre, prendre sa place parmi nous : c'est la fameuse politique de l'« assimilation ». Et il ne faut pas être un grand sorcier pour reconnaître la même idéologie dans le concept moderne de l'« intégration ». Car pour l'essentiel, ce que l'on demande à l'immigré, c'est de faire comme nous, de renoncer à sa façon particulière de se vêtir ou de s'alimenter (Hallal), et de ne préserver de ses différences que ce qui risque de ne pas nous gêner (peu de mosquées, et discrètes !), d'assimiler nos valeurs et de les épouser, bref de tout « assimiler » et de s'intégrer. Ceci ne va pas sans provoquer de vives protestations, en particulier de la part des femmes, victimes désignées de cette politique de domination culturelle. En ce moment, souvent, au travers de comités de quartier, elles s'organisent en revendiquant l'accès à l'alphabétisation, source d'une véritable libération. On ne peut pas non plus oublier l'œuvre de Yasmina Khadra (en fait, Mohammed Moulessehoul, Algérien qui se cache derrière un nom de femme pour mieux prendre leur défense, *L'imposture des mots*, 2002). Les discussions sur le voile ne nous permettent-elles pas d'occulter des problèmes identitaires autrement importants, dans des milieux où la famille monoparentale demeure le problème dominant ? Ne serait-ce pas un arbre qui cache une forêt ?

Il n'est pas question ici de tenter de justifier, de quelque façon que ce soit, ou d'innocenter le comportement de certains hommes immigrés qui s'enfoncent avec provocation dans un borbier bondieusard prétendument sacré pour panser leur orgueil blessé. Ce n'est qu'une lâcheté machiste. Heureusement il existe des attitudes plus intelligentes.

En outre, pour égarer l'opinion et pour maintenir l'obsession de la « sécurité », on tente de gommer certains effets en les écrasant (émeutes, voitures brûlées) sans remonter à la cause (la non intégration). La cause est toujours là, renforcée par la crise économique, et elle va donner naissance à d'autres effets, à la façon d'un cycle, en rythme accéléré. Au début de l'affaire du voile intégral la police en avait dénombré un peu plus de 700. Trois mois plus tard, on

dépassait le cap des 2000 ! Et la peur largement fantasmée d'une invasion de notre territoire par un Islam fondamentaliste (Al Qaida) vient s'installer. Elle est, bien sûr, mauvaise conseillère.

On a beaucoup parlé, et non sans de bonnes raisons, des souffrances endurées par les Pieds Noirs, suite à leur exode massif, voire de celles des Harkis. Mais on ne s'est guère attardé, il me semble, sur celles des immigrés qui sont pourtant considérables. Les littératures africaines, que ce soit en francophonie ou en anglophonie, nous ont abondamment parlé des déchirements endurés par les populations dans leur arrachement à un monde rural (ce qu'ont vécu aussi les paysans français au XIX^e siècle) pour une installation en zones urbaines. Cela s'était traduit par une série d'inculturations/déculturations, des adaptations, des métissages culturels. Cela ne concernait pas que la littérature, mais aussi les arts plastiques, la musique et tout un mode de vie : à cet égard, l'étude de David Coplan, *In Township Tonight !* demeure un modèle dans l'étude de la culture des bidonvilles ³. Il s'agissait donc d'un premier arrachement (on est encore chez soi) bientôt suivi d'un second, encore plus douloureux (on est à l'étranger), celui d'une migration en direction des anciennes métropoles. H.Lagrange, dans son étude, nous montre bien tout ce que cela peut comporter de difficultés, en particulier au niveau d'un effondrement des figures de l'autorité, ou d'un laminage des structures familiales.

Et la littérature, dans tout cela ? Existe-t-il en France, une littérature des banlieues ? Depuis quelque temps, et tout récemment, on voit apparaître des romans ou des chroniques qui nous en parlent : *Le petite Malika* de Mabrouk Rachedi et Habiba Mahany, ou *Kiffer sa race* de cette dernière, ou encore le *Londres mon amour* de Hanan el-Cheikh. Il serait intéressant, pour la SIELEC, de suivre ces pistes, car il s'agit bel et bien de productions qui font suite à celles de l'ère coloniale. Ce passé impérial est encore et toujours là, que cela nous plaise ou non, c'est dans nos mémoires et dans notre inconscient collectif, puisque nous n'avons pas réussi à en faire le deuil. J'ai envie d'ajouter que pour les gens de gauche, dont je fais partie, ce qui vient encore brouiller les pistes avec une bonne dose de culpabilité inavouée, car

nos ancêtres (le grand Jules !) ont en fait participé très activement à la colonisation, et la guerre d'Algérie a été aussi un produit de cette même gauche.

Encore quelques mots sur le livre de Lagrange. Son *Déni des cultures* est là pour nous rappeler que nous ne partageons guère nos loisirs, ou nos enfants dans les écoles, avec ces immigrés venus de notre ancien Empire. Il observe également que lors d'élections, les habitants des banlieues boudent les urnes de façon massive, à moins qu'ils ne votent pour le Front National, ce qui n'est pas vraiment le signe d'une intégration réussie. Ils n'accèdent que très rarement à des fonctions électives. Dans certains secteurs, la ghettoïsation va en s'accroissant de façon périlleuse. D'après une enquête du HCI (Haut Conseil de l'Intégration, Le Monde du 24/10/2010), en Seine St Denis, la proportion de jeunes de 0 à 18 ans s'élève en 2005 à 57%, et elle dépasse 60% dans vingt communes de l'Ile de France, avec 40% de chômeurs. Ceci explique sans doute l'émergence d'un double phénomène, celui d'un repli identitaire, d'un retour au communautarisme, d'un refuge dans des valeurs religieuses (Islam) dans le cas des immigrés. En face, dans notre camp, on assiste à un repli plus ou moins nationaliste (l'affaire des Roms), et à un refuge dans des formes intransigeantes d'une laïcité mal adaptée. Mal adaptée, parce que la fondation de la laïcité républicaine à laquelle nous sommes tous et toutes plus ou moins attachés correspond à un moment important de notre histoire : il s'agissait en effet de fournir aux classes laborieuses une instruction digne de ce nom, l'industrie ayant alors besoin d'une main-d'œuvre qualifiée. Les temps ont changé. Notre laïcité date. Il s'agit maintenant de reconnaître une place à quatre millions et demi (ou cinq ? les chiffres, une fois de plus, sont incertains) d'immigrés, un problème qui n'existait pas à la fin du XIX^e siècle, au moment où l'état s'était séparé de l'Eglise, ce que l'on ne saurait remettre en cause. Mais pour le reste ?

Ah, ces chères banlieues ! –Banlieues chères, aussi, car l'état n'a pas ménagé ses peines en déversant des milliards dans ces « zones sensibles ». Des politiques se sont succédé, souvent intéressantes ou ambitieuses (Les 20% de loge-

ments sociaux obligatoires, la destruction de barres de HLM trop inhumaines, des tentatives de passage à un système pavillonnaire, création des ZEP, etc..). Mais trop souvent, on s'est cantonné dans le court terme, soit par un désir répressif d'étouffer cris et plaies, soit par un refus d'aller de l'avant, et de se situer dans un long terme historique. Des associations bénévoles se ruent dans la brèche (Secours Populaire, Restos du Cœur, Secours Catholique, etc...) pour parer généreusement aux urgences, mais on peut se demander si cela ne revient pas à verser de l'huile dans les rouages.

Bien noir, ce billet d'humeur ! Un billet d'humeur sombre ? Sans doute, et certainement très discutable, je n'en doute point. Mais n'est-ce pas le but de cette opération ? ●



1- Hugues Lagrange, *Le déni des cultures*, Paris, Le Seuil, 350 pp, 2010, 20 Euros.

2- Sur ce sujet, les historiens ont bien travaillé. Voir, entre autres : Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, la Table Ronde, 1972 ; Mona Ozouf, *L'école de la France, Essais sur la révolution, l'utopie et l'enseignement*, Paris, Gallimard, 1984, où elle traite de la diffusion de ce message dans le système scolaire; François Furet, ed., *Jules Ferry, fondateur de la République*, Paris, EHESS, 1985 ; R. & M. Cornevin, *La France et les Français d'Outre Mer, de la première croisade à la fin du second Empire*, Paris, Tallandier/Approches, 1990 ; Gilles Manceron, *Marianne et les colonies, une introduction à l'histoire coloniale de la France*, Paris, Maspéro La Découverte Poche, 2003.

3- David.B.Coplan, *In Township Tonight ! South Africa's Black City Music & Theatre*, London, Longman, 1985 ; Coplan, à l'époque de la publication de cet ouvrage, était professeur d'anthropologie sociale à l'université du Witwatersrand, à Johannesburg. Cet ouvrage a été traduit en français, mais, excuses, je n'ai pu en trouver la référence...

D'UNE COLONISATION L'AUTRE

Roger Little (Trinity College, Dublin)

SIELEC, anagramme de SIECLE. Ce hasard linguistique aurait-il une influence sur les idées des membres de l'association ? En toutes lettres, c'est la Société internationale d'études des littératures de l'ère coloniale. Cet intitulé a été longuement débattu lors des premières réunions de la société – il y a même eu des repentirs, puisqu'il semblait exclure le cinéma, alors qu'on n'avait pas cette intention –, le pluriel de « littératures » étant de première importance pour ceux qui, comme Jean Sévry, voulaient élargir le champ, en vue de comparaisons éclairantes, à l'ensemble des colonisations modernes. Il était certes entendu qu'on ne cherchait pas à remonter aux colonisations de l'antiquité, même si l'on pourrait démontrer l'intérêt d'un regard général sur le phénomène. Mais je me souviens d'avoir alors plaidé en faveur d'une reconnaissance que « l'ère coloniale » remontait quand même bien plus loin que 1870 ou même de 1830. La première colonisation française remonte au 17^e siècle et permet, là encore, des comparaisons fructueuses qui tiennent compte de l'évolution des mentalités, et de la littérature qui en découle, entre l'époque de Colbert et celle de Jules Ferry, de Delafosse, voire de nos jours.

C'est donc avec un certain regret que je constate en effet qu'une majorité écrasante des communications à nos congrès porte sur le siècle plus ou moins long de la deuxième phase de la colonisation, du milieu du 19^e siècle au milieu du 20^e. Cette période, il est vrai, est extraordinairement riche en témoignages réels ou fictifs du phénomène multiforme de la colonisation, d'autant plus que les aires géographiques concernées et partant les rapports entre telle culture européenne et telle civilisation indigène sont extrêmement diverses, à tel point que chacun a tendance à se cantonner dans un domaine de prédilection afin d'approfondir ses recherches. Même si le pluriel « littératures » dans le titre de notre association nous invite à sortir d'une spécificité ouest- ou sud-africaine, indochinoise, indienne, maghrébine, que sais-je ?, on saisit rarement l'occasion de s'aventurer sur des terres peu connues, se contentant de les découvrir à travers les communications des « spécialistes ».

Ce qui est vrai des espaces l'est encore plus, dans la pratique, du temps. Le mot « littératures » de notre titre a beau satisfaire certains : il fait fuir d'autres pour qui l'étude de la littérature est de par sa nature suspecte en tant que discipline à part entière. Plus même que d'autres littératures, celles qui portent d'une manière ou d'une autre sur les phénomènes coloniaux n'ont-elles pas besoin de l'apport d'autres disciplines sœurs ? La Société attire peu d'historiens, par exemple ; les sciences humaines et sociales y sont mal représentées. Et pourtant leurs exigences scientifiques et leurs méthodes d'analyse offriraient de précieux compléments à nos investigations. Dans la réalité, ces disciplines font nécessairement partie de nos recherches : nous y faisons appel, mais comme de loin, sans la rigueur et la précision qu'il faudrait, sans surtout situer nos apports individuels dans un contexte plus large.

Un tel cloisonnement nous empêche, me semble-t-il, de toujours voir clair, et c'est particulièrement vrai en ce qui concerne l'évolution des mentalités à travers les deux grandes périodes coloniales de l'histoire française. On le voit très bien dans le débat sur le « post-colonial ». Mettant mes cartes sur la table, je me déclare partisan d'un trait d'union qui distingue une période chronologique (l'époque post-coloniale) d'avec un principe de lecture qui tient compte du regard de l'autre (le discours postcolonial), tout en admettant une nécessaire interférence entre les deux. Mais de quelle époque s'agit-il ? Doit-on entendre « post-colonial » dans le sens : « après la fin de la colonisation » ? Certes, les indépendances ont attiré l'attention sur la voix de « subalterne », mais puisque le « postcolonial » (sans trait d'union) est aussi un regard porté sur le monde, il convient de reconnaître qu'il existe depuis le début de la colonisation et recouvre ainsi toute « la période depuis l'installation des établissements d'outre-mer », ainsi qu'il est dit dans le laïus éditorial de la collection Autrement Mêmes (où mon dada a quartier libre !), soit « l'ère coloniale » de l'intitulé de notre Société.

Serais-je à ce point minoritaire en insistant de la sorte sur l'un des buts mêmes de nos échanges ? sur l'intérêt d'élargir vers un passé ô combien pertinent le champ de notre vision et de nos discours ? sur les méprises qui peuvent découler d'une hésitation, voire d'un refus à le faire ? sur la pertinence d'une telle vue cavalière pour commencer à comprendre les retombées de cette histoire partagée qui a donné naissance à la société multiculturelle et métissée où nous évoluons aujourd'hui ? ●

LE COLONIALISME EN QUESTION *

Théorie, connaissance, histoire

FREDERICK COOPER

Gérard Chalaye (Saint-Pierre de la Réunion)

Après *L'Afrique depuis 1940*, c'est une nouvelle traduction (par Christian Jeanmougin) d'un ouvrage de Frederick Cooper, *Le Colonialisme en question*, qui paraît aux éditions Payot. L'auteur, Professeur d'histoire à New York University, est l'un des plus importants spécialistes de l'histoire africaine du XX^e siècle. Très savant, théorique et touffus mais contenant pourtant quelques applications pratiques (comme le rôle des syndicats à la fin de l'Afrique française), le livre affiche d'emblée son objectif de produire une somme panoramique pour le moins ambitieuse (en ne cachant pas sa volonté de sortir des sentiers battus) à propos de la question : « Qu'est-ce que le colonialisme et comment peut-on en écrire l'histoire ? ». L'auteur parcourt l'histoire entière de l'impérialisme et du colonialisme, ne craignant pas de développer souvent des points de vue originaux tels que celui selon lequel - et contrairement à ce que l'on pense -, historiquement, *l'Empire viendrait avant l'Etat-nation*. Nous pourrions dire autrement que l'Etat-nation se construit toujours de manière impériale. Ainsi, d'après Cooper, dans les années 1870, l'Europe n'était pas une Europe d'États-nations mais une Europe d'empires - de vieux empires et d'aspirants au titre d'empire. Selon ce schéma, toutes les routes impériales mènent rétroactivement à Rome qui se proclama Empire universel et ne se concevait pas partageant l'espace avec d'autres entités politiques. A partir de là, les empires coloniaux vont se construire en tant qu'unités morales, réseaux commerciaux et agents de transformations sur les modèles des empires français et britanniques.

Il n'est pas vraiment paradoxal d'affirmer que, suivant Saint-Simon, Victor Hugo ou Jules Ferry, l'impérialisme est, à l'origine, conçu (sinon vécu) comme *progressiste*. Il est en effet nourri de toute la tradition égalitaire des Lumières. En France, celui de la "mission civilisatrice" fut particulièrement puissant après 1871 durant la III^e République : la France propagerait la liberté, l'égalité et la fraternité. Jusqu'aux pires moments de la Guerre d'Algérie, ces arguments persuadèrent une partie de la Gauche française de la

possibilité d'une colonisation de progrès qui remplacerait le colonialisme exploiteur alors existant et le féodalisme indigène. Considérant les études coloniales dans le cadre de l'interdisciplinarité, l'historien dessine, à traits très précis, leurs trajectoires historiques théoriques, au moins depuis *La Situation coloniale* (1951) de Georges Balandier, rappelant que la multiplication, ces deux dernières décennies, des études sur le colonialisme - franchissant les frontières de la littérature, de l'anthropologie et de l'histoire - a commencé d'éclairer l'une des zones d'ombre les plus notables affectant l'examen, par le monde occidental, de sa propre histoire. Il analyse l'essor, le déclin et le renouveau des études coloniales de 1951 au-delà de 2000. Face à ce corpus, l'historien rejette tout manichéisme simplificateur puisque la fiction d'un État colonial manichéen simplifiait la manière dont s'exerçait l'autorité coloniale et celle dont les populations colonisées tentaient de se sortir de la situation à laquelle elles étaient confrontés. Un tel point de vue privilégiait certaines formes d'opposition - une lutte sans relâche contre un édifice colonial impénétrable - et refusait toute pertinence aux autres - les actions politiques et revendicatives qui dépendaient de discours partiellement convergents et d'interactions entre colonisateurs et colonisés.

Une place est ainsi faite aux tentatives internes de dépassement du colonialisme par les acteurs occidentaux les plus clairvoyants et généreux, ceux qui voulaient délibérément améliorer le monde : leur projet a échoué pour avoir voulu imposer, à des populations diverses, une modernité, une universalité et des formes de vie sociale et économique qu'elles ne désiraient pas. Cooper se place ainsi d'emblée sous le signe de la complexité et du relativisme scientifiques en affirmant : « Tout au long de ce livre, je me suis efforcé d'écrire un récit du colonialisme qui accorde une attention minutieuse aux trajectoires changeantes de l'interaction historique, à l'éventail des possibilités que les gens, à chaque époque, ont pu envisager pour eux-mêmes, et aux contraintes qui ont pesé sur ces possibilités et sur la capacité des gens à les concrétiser ».

ser » (p. 311). Refusant tout essentialisme, l'étude se veut évolutive, pragmatique, très détaillée (ce qui rend la lecture parfois difficile), n'hésitant pas à proposer des hypothèses parfois paradoxales ou déconcertantes, sachant qu'une part significative des travaux publiés a isolé les études coloniales de l'histoire impériale et traite le colonialisme de manière abstraite, générique, comme une chose à juxtaposer à une vision pareillement plate de la modernité européenne. Elle dénonce ainsi un certain conformisme idéologique des premières *subaltern studies*, se contentant souvent du plus simpliste discours anticolonialiste et ignorant la richesse et la complexité de cette matière, pourtant culturellement mise en lumière par Edward Saïd : en effet, la complaisance des historiens vis-à-vis des frontières européennes de leur discipline s'est trouvée ébranlée par *Orientalism* (1978). Au cœur de la problématique de Cooper, il y a le rôle que l'idéologie des Lumières a joué dans la tradition impériale puisque c'est, paradoxalement, en son nom que la seconde colonisation a été, le plus souvent, entreprise et poursuivie. L'auteur tente alors de sortir des dualismes simplificateurs, sachant que la critique des Lumières et de la modernité est devenue l'une des activités favorites des études coloniales et postcoloniales. A cette critique a répondu une défense des Lumières et de la modernité contre les barbares qui à notre porte, menacent les principes universels fondateurs des sociétés démocratiques. Pour certains théoriciens postcoloniaux, l'objectif ne fut rien moins que destituer la raison et le progrès de leur rôle de phares de l'humanité et de montrer que les prétentions à l'universalité, qui ont émergé des Lumières, occultent la manière dont le colonialisme imposa son pouvoir d'exploitation.

L'originalité majeure du livre est peut-être d'envisager les *postcolonial studies* à l'échelle de l'histoire générale et culturelle de l'humanité des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles, en centrant ses investigations autour de trois concepts-clés problématiques qui sont au cœur de nos sociétés : *Globalisation, Identité et Modernité*. La colonisation aurait constitué la première globalisation ou, pour le dire autrement, la mondialisation ne serait pas un phénomène récent mais aurait débuté, au moins, dès le XVI^e siècle. Il ne faudrait donc pas se laisser intimider par des termes aveuglément employés et transformés en blocs conceptuels niant les nuances et la complexité. Ainsi considérée comme aspect central du moi (individuel ou collectif) ou comme condition fondamentale de l'être social, *l'identité* est invoquée pour désigner quelque chose

qui est soi-disant profond, fondamental, permanent ou fondateur. L'historien n'est pas persuadé que le concept *d'identité* soit indispensable car les études africaines ont souffert de leur version de la pensée identitaire, tout particulièrement dans les récits journalistiques qui voient, dans l'identité tribale des Africains, la principale cause de la violence et de l'échec de l'Etat-nation. Ces dernières décennies, l'analyse sociale est devenue extrêmement et durablement sensible à la particularité, et la littérature sur l'identité a grandement contribué à ce phénomène. Il est temps maintenant de dépasser *l'identité* – non pas au nom d'un universalisme imaginaire, mais au nom de la clarté conceptuelle nécessaire tant à l'analyse sociale qu'à la compréhension politique.

Le mot *modernité*, a, lui, au moins, deux faces (libératrice et répressive) mais est aujourd'hui utilisé dans un si grand nombre de contextes qu'il est parfois plus une source de confusion qu'une source de clarté. Pour une part, en effet, la modernité est une singularité saluée par ceux qui voient en elle, de nouvelles possibilités de progrès personnel, social et politique – notamment une libération du poids de l'arriération et de l'oppression des formes passées d'impérialisme occidental. Mais d'autre part, la modernité est condamnée en tant que construction impériale, contrainte globale de formes sociales, économiques et politiques spécifiquement occidentales, qui brident et stérilisent la riche diversité de l'expérience humaine et le pouvoir dynamisant des diverses formes de communauté. Pour terminer sa présentation, l'auteur conclut que le récit de la colonisation ne fonctionne pas très bien s'il est celui d'une marche vers la *modernité* ou d'une progression de la *globalisation*, face à des peuples tentant de défendre leur *identité* contre les forces qui les assaillent. Il ne fonctionne pas très bien non plus s'il retrace une montée continue de *l'Etat-nation* face à l'Empire. *Le Colonialisme en question* est donc à conseiller à tout lecteur curieux qui ne reculerait pas devant la hauteur de vue et la profondeur panoramiques des analyses de Frederick Cooper. ●

* Editions :

-The Regents of the university of California, 2005

- Payot et Rivages pour la traduction française, Paris, 2010

LES NAUFRAGES DE TROMELIN *

IRENE FRAIN

Fouad Balboul (Saint Pierre de La Réunion)

Nous ne nous trouvons pas dans l'ère coloniale du XIX^{ème} siècle, ni au Maghreb, mais bien dans l'océan indien, au XVIII^{ème} siècle, entre les années 1760 et 1776. En ce siècle des Lumières, où les philosophes mènent un combat de contestation et de remise en cause des ordres monarchique et religieux, la question de l'esclavage bat son plein. Et si un Montesquieu, un Voltaire, ou un Bernardin de Saint-Pierre y sont sensibles et la dénoncent, la traite négrière demeure néanmoins si importante au nom des impératifs économiques et politiques : « Je ne sais pas si le café et le sucre sont nécessaires au bonheur de l'Europe, mais je sais bien que ces deux végétaux ont fait le malheur de ces deux parties du monde. » observe Bernardin de Saint-Pierre en paraphrasant Montesquieu, lors de son périple à Maurice, appelé alors Île de France et, de La Réunion ou Île Bourbon de 1768 à 1770.

Si, dans son récit de voyage, Bernardin de Saint-Pierre ne se fait pas l'écho du naufrage qui a eu lieu sur l'île de Tromelin quinze ans plutôt, en 1761 et qu'il évoque pourtant dans une lettre manuscrite, c'est pour des raisons qui relèvent de la censure. Il est question en effet de la flûte *L'utile*, dans laquelle un certain Lafargue, capitaine du bord a embarqué une cargaison clandestine d'esclaves malgaches à Foulpointe sur les côtes de Madagascar, défiant ainsi les interdictions du gouverneur Desforges-Boucher de l'Île de France qui s'est arrogé le droit exclusif de la traite négrière dans la zone. Dans l'adversité et au nom de l'humanité et de la dignité, les naufragés auraient pu oublier leurs différences, leur inégalité sociale, et l'exploitation ignominieuse de l'homme par l'homme, et vivre ou du moins tenter l'expérience tant recherchée d'une société utopique à la manière du Comte de Modave (ou Maudave) qui entreprit à la même époque une colonisation éclairée et humaniste de Fort-Dauphin et à laquelle s'associa Bernardin de Saint-Pierre. On eut pu également s'attendre à une robinsonnade à l'instar du roman de Daniel Defoe, mais la réalité fut si autre qu'elle révéla la persistance d'un système d'exploitation cruel où la survie des blancs passa avant celle de ceux et de celles dénués de toute humanité. Les esclaves malgaches furent ainsi abandonnés à leur destin sur une minuscule île déserte et hostile au nom d'une promesse, non tenue, par le lieutenant Castellan de revenir bientôt les secourir. En 1776, lorsque Tromelin, autre détracteur de l'esclavage réussit à aborder l'île sur La Dau-

phine, il ne trouva que sept femmes et un nourrisson.

Trois siècles plus tard, voici qu'une équipe archéologique dirigée par Max Guéroul, un archéologue de l'esclavage depuis 1988 (recherches en Afrique et aux Antilles) découvre, à l'issue de deux fouilles successives de 2006 et de 2008, des vestiges des survivants malgaches (un mur, un four, quelques objets lourds, plusieurs habitations, quatre cents objets, deux squelettes). Ainsi pour la première fois on procède à la mise au jour de ruines d'un site occupé par des esclaves dans l'océan indien. L'émotion est vive face à un site laissé en l'état depuis 1776 et protégé par l'accumulation du sable. Il est « la réponse vivante au sceau de l'infamie ».

Irène Frain, auteure et journaliste de plusieurs romans comme *Le Nabab* (1982, Le Livre de Poche), s'est emparée de cet événement historique sur la base des résultats archéologiques et de documents authentiques issus des archives de la marine et de la Compagnie des Indes. Elle suit également pas à pas les récits des protagonistes, comme celui de Herga, le chirurgien de *L'utile*, et de l'écrivain de bord Kéraudic. Et dans un esprit réaliste restitue le parcours du navire à partir des cartes disponibles de l'époque comme celle de Mannevillette. Elle garde sans les déformer les noms des personnages en cause (Herga, Lafargue, Kéraudic, Castellan, Desforges-Boucher...)

Mais pour faire surgir une réalité du néant et des déferlantes de l'île, la romancière opte pour un récit polyphonique où se mêlent les voix des personnages principaux à celles des esclaves anonymes, sans voix et sans visage, hormis quelques uns qui ressortent du domaine de la fiction et qu'elle affabule de noms significatifs et imaginaires : Sémiavou, « celle qui n'est pas orgueilleuse en malgache », elle est l'emblème du destin et de la vraie vie, celle qui se tourne vers l'avenir, qui croit à l'action de Castellan et à sa promesse et qu'elle surnomme « L'homme aux yeux couleur de pluie ». A ce titre elle se détourne de « L'homme-qui-tisse-des-histoires » en qui elle a cru tout au long de la traversée, auquel elle s'agripait, mais contre lequel elle finit par se détourner face à son accablement et à son mutisme consécutifs au naufrage. Cet événement marque ainsi une rupture temporelle dans l'appréhension du monde et de l'univers par les Malgaches : à leurs récits fabuleux, mythologiques et merveilleux, fait place une réalité historique implacable où leur destin leur échappe, étant vaincus, résignés et soumis.

S'ils sont placés à l'arrière plan du récit, ne jouant aucun rôle dans l'action, leur présence étant souvent juxtaposée systématiquement aux personnages principaux, c'est sans doute pour faire écho à l'oubli dont ils font l'objet de la part des blancs : ils voyagent au fond de la cale, on oublie de leur donner de l'eau et ils meurent de maladie et de soif. Cependant leur relégation, exclusion et exil sur l'île leur confèrent paradoxalement plus de présence, obsédant l'esprit de Castellan, de Kéraudic et de Herga : personnages qui incarnent la mauvaise conscience d'un Occident qui tente de forger des valeurs universelles et de fonder un savoir encyclopédique du monde. Malgré tout, un Desforgues-Boucher s'y intéresse, les milieux politiques parisiens également, et leur aventure est exploitée par des imprimeurs qui vivent de la littérature de colportage. Tant est si bien qu'ils occupent ainsi que leur sauvetage les derniers chapitres du roman. Sémiavou et son nourrisson apparaissent au premier plan comme pour préfigurer le sens de l'Histoire et indiquer son orientation future. Inversement un Castellan et les autres protagonistes s'éclipent de la scène et du lieu du drame.

Nous ne nous arrêterons pas sur le rôle de la narratrice qui transforme les faits en actions et les découpe en séquences narratives et temporelles, s'attardant sur les pensées de tel ou tel personnage, décrivant le naufrage et l'île comme un micro monde, symbole de l'origine, du passé sans trace ni mémoire, lieu de confrontation des éléments de la nature qui augure de la rencontre épique et tragique avec l'homme. Retenons surtout cette volonté de sa part de restituer les traces d'un réel enfoui à jamais sur une île favorable à l'envol des imaginations, voire des fantasmes occidentaux. On pourrait lui reprocher de se focaliser encore une fois sur une vision occidentale des tropiques et de la rencontre heureuse ou malheureuse avec l'autre, considéré tantôt, et selon, comme le bon sauvage, tantôt comme le « décivilisé ». On pourrait aussi s'interroger sur la crédibilité de faire ressurgir un passé révolu et de recourir à un genre en vogue. Mais ce recours à la fiction et au roman historique ne serait-il pas une autre manière de saisir le réel et de témoigner, quitte à ce que les Historiens et les scientifiques s'emparent à leur tour de cette part de l'imaginaire dans leurs investigations ? Dans tous les cas, cet épisode de l'esclavage est le prémice d'un autre épisode historique et tragique : celui du colonialisme.

Une autre mission archéologique continue les recherches sur le site de Tromelin, et une transposition en Bande dessinée est en cours. ●

* Editions M. Lafont, 2009 / Collection de Poche, 2010

HAÏTI : REGARDS *

Léon-François Hoffmann, Professor of French
(Emeritus) Princeton University

Les articles qui composent Haïti : Regards, intéressent l'image qu'un peuple peut se faire d'un autre. La première partie de l'ouvrage illustre comment la révolution haïtienne a été perçue par les écrivains français qui lui furent contemporains et comment des étrangers, Victor Hugo et Georges Simenon en particulier, ont imaginé Haïti et ses habitants. La deuxième partie analyse l'image que les Haïtiens se sont faite de leur propre pays et de leurs compatriotes, comment par exemple ils ont vécu la mémoire de l'esclavage, leur attitude envers la langue française, l'érotisme tel qu'il se manifeste dans leurs œuvres d'imagination, et ainsi de suite. La troisième partie est consacrée à la présence de la République dominicaine et de ses habitants dans les lettres haïtiennes. Dans tous les cas, c'est l'imagination des écrivains qui articule ces visions parfois critiques, parfois élogieuses, jamais objectives. ●

* Collection « Autrement mêmes », L'Harmattan, 2009

TROIS HOMMES ET UN MINARET *

GABRIEL AUDISIO

Gérard Crespo, Docteur en Histoire

En 1925, Gabriel Audisio obtenait le Grand Prix Littéraire de l'Algérie pour son roman *Trois Hommes et un Minaret*. Il n'a alors que vingt cinq ans et n'a publié que quelques poèmes dont un recueil, *Hommes au Soleil*, qui a reçu le pris Mendès en 1923. Le roman est publié dans une grande maison d'éditions parisienne, les éditions Reider qui ont entre autres à leur catalogue Maurice Constantin Weyer et Panaït Istrati.

Audisio, tout en effectuant de nombreux allers retours entre la France et l'Algérie, fréquente la librairie algéroise d'Edmont Charlot dans les années trente et se lie d'amitié avec Albert Camus et Emmanuel Roblès et collabore à Marseille aux *Cahiers du Sud*.

Entre 1926 et 1977 date de sa mort, Audisio publie une œuvre abondante et diverse, essais, ro-

mans, œuvres historiques, poésies. Après sa mort, les hommages sont multiples; dans les *Cahiers du Sud* entre autres par Louis Brauquier et Jean Servier. Dans son *Anthologie des Ecrivains Francophones*, Albert Memmi dresse une biographie élogieuse d'Audisio, mais tous oublient de citer *Trois Hommes et un Minaret* qui pourtant a obtenu un grand prix littéraire. Pourquoi ? Est-ce parce qu'à la fin des années 70 et au début des années 80, ère post-coloniale, il ne fait pas bon rappeler une référence à un prix algérieniste ?

Pourtant le roman est une fable originale et truculente qui se veut une satire des mentalités occidentales à travers leur perception de l'islam et des musulmans, perception entachée de clichés, d'a priori, de fantasmes, voire de peurs.

C'est donc tout le mérite de Maria Chiara Gnocchi, docteur en philosophie et lettres et chargée de cours à l'Université de Bologne, d'avoir œuvré pour la réédition du roman chez l'Harmattan dans la collection Autrement Mêmes, laquelle collection a par ailleurs réédité d'autres Algérienistes comme Robert Randau et Albert Truphémus.

Dans sa présentation qui précède le roman, Maria Chiara Gnocchi nous rappelle le contexte historique de l'époque, à savoir la construction de l'Institut Musulman de la mosquée de Paris et nous livre une lecture de l'œuvre à travers différents prismes: l'exotisme, l'orient comme spectacle, l'érotisme déchaîné et la rhétorique impériale, les déviations, offrant ainsi au lecteur des clés qui lui permettent d'aborder un « roman plus philosophique qu'il ne pouvait paraître à première vue ». Avec « son regard ironique » et « son sourire malicieux », Audisio porte quelques coups de griffes aux « prétendus fondateurs de la culture française » comme sur « toute forme de prisme biologique ou religieux ».

Mais M.-C. Gnocchi va bien au-delà en notant que dans le roman, « on assiste au succès initial, suivi par l'échec, d'une conquête de l'Europe par le peuple arabo-musulman ». Or, rappelle-t-elle, contemporain d'Audisio, Anatole France, en 1922, écrit dans *la Vie en Fleur* que « le jour le plus funeste de l'histoire de France fut le jour de la bataille de Poitiers quand la science, l'art et la civilisation arabes reculèrent devant la barbarie franque ».

Enfin M.-C. Gnocchi offre en annexes une lettre datant de 1925 de J.-R. Bloch, directeur de collection aux éditions Reider, à Audisio dans laquelle Bloch fait part de son admiration pour le manuscrit, et surtout un chapitre inédit, le chapitre 8, intitulé

« Notre devoir ou la France musulmane », chapitre qui n'avait pas été publié lors de l'édition de 1925, chapitre que n'aurait pas désavoué Cassard le Berbère, héros de l'œuvre algérieniste de Robert Randau.

Outre sa lecture plaisante, *Trois Hommes et un Minaret* reste une œuvre étonnamment moderne, qui pose des questions toujours d'actualité. On ne peut donc que louer l'initiative de Maria Chiara Gnocchi de rééditer cette œuvre, initiative rendue possible par Roger Little directeur de la collection Autrement Mêmes aux éditions l'Harmattan, et par Michel Audisio fils de Gabriel Audisio. ●

* Editions l'Harmattan, Paris, 2010

N.B.: les éditions Jeanne Laffitte (Marseille) ont réédité de Gabriel Audisio, *Jeunesse de la Méditerranée* (4^e trimestre 2009)

L'HÔTEL DU SERSOU * **ROMAN DU SUD ALGEROIS** **ALBERT TRUPHEMUS**

Fouad Balboul, (Saint-Pierre de La Réunion)

Le nom d'Albert Truphémus ne signifie sans doute rien pour le lecteur d'aujourd'hui, et on peut imaginer sa réaction candide devant l'étrangeté d'un nom aussi peu courant. Le nom est implanté dans la région provençale depuis l'Antiquité et viendrait de Trophime, et si par hasard et par simple curiosité ce lecteur prend la peine de lire et de s'attarder un tant soit peu sur son roman, il découvrira non sans un certain plaisir (ou déplaisir!) la peinture de la société coloniale de l'Algérie des années trente.

Car il s'agit bien de l'exhumation d'un roman colonial enfoui dans les décombres d'une histoire douloureuse et tragique qui ne finit pas d'exhaler ses relents nauséabonds; malgré les repentances, les pardons et les diverses tentatives de la part des deux rives de rapprocher les points de vue contradictoires, voire hostiles des historiens et des acteurs impliqués dans la relecture de ce passé colonial.

Quel serait donc l'intérêt et le bénéfice d'une telle lecture ? Contemporain de Céline, Duhamel, Giono, Bernanos, Gide..., et de romanciers algérienistes comme Paul Achard, Charles Courtin, Edmond Bura, Albert Truphémus, à l'instar de la génération de la Grande Guerre (1914-1918), vit s'effondrer les valeurs de la civilisation européenne. Promu inspecteur de l'Éducation Nationale en 1906, il est affecté sur sa demande en Algérie où il effectue toute sa carrière de fonctionnaire jus-

qu'à sa mise à la retraite en 1925. Commence alors pour lui une nouvelle vie d'écrivain et de journaliste. Entre 1930 et 1935, pas moins de cinq romans sont publiés sous sa plume inaugurés par *L'Hôtel du Sersou*, suivi par *Les Khouan du Lion noir*, édité lui aussi dans la même collection l'année précédente (2008), et sous les soins du même présentateur, M. Gérard Chalaye.

Dans un compte rendu, ajouté en annexe de notre édition, à l'issue d'une réunion du cercle maçonnique auquel A. Truphémus participait en tant que membre et rédacteur, il est noté la remarque suivante sur l'incompatibilité des colonies dans la démocratie: « Il était nécessaire et fécond, dès le seuil du sujet proposé, de souligner fortement l'antinomie réelle, l'antinomie irréductible qui existe entre ces deux mots: les colonies et la démocratie. » (p.195) Une antinomie qui marque étrangement une aporie idéologique dans le système colonial, et qui surprend, venant de la part de personnages sans doute impliqués et intégrés eux-mêmes au sein de la colonie française. Certes ils sont animés par l'idéal de la franc maçonnerie et par l'héritage des Lumières, mais leur réflexion est déterminée par des facteurs historiques et géopolitiques indépensables, et dont ils sont conscients. Savoir comment faire pour sortir d'un système colonial foncièrement racial et inégalitaire au profit d'une assimilation des « indigènes », selon la terminologie en cours, voire de leur indépendance?

C'est dire la difficulté des choix politiques et littéraires auxquels devait faire face un Truphémus, sensible à la question sociale, à l'éducation et à la transmission des valeurs humanistes occidentales au nom desquelles s'est accomplie la conquête coloniale. Et c'est ce qui explique sans doute la virulence du rejet de son roman par la critique contemporaine au moment de la célébration du centenaire de L'Algérie française. Le discours critique et réaliste attendu est paradoxalement supplanté par le discours républicain et colonial qui vante la légende du mythe algérien dans la figure des pionniers, considérés comme des héros épiques dans leur conquête d'un univers hostile et inhospitalier. Mais dans son roman, de cet enchantement algérien on passe vite au désenchantement.

Le roman offre en effet une lecture réaliste et naturaliste d'une société coloniale dégradée et figée dans ses propres contradictions. A travers la peinture d'un microcosme social (un village, Jourdan et un hôtel qui accueille un florilège de personnages typiques), l'auteur procède à un montage scénique autour de situations interactionnelles entre les person-

nages lors des repas servis par Conception, la jeune et attirante bonne, fraîchement débarquée du sud oranais, et qui suscite les convoitises des mâles européens, plus particulièrement le juge Servaire et le gendarme Andréani. Aux scènes intérieures succèdent des scènes extérieures caractérisées par leur pittoresque et qui se focalisent sur des moments hautement significatifs comme la diffa, la correction infligée à l'arabe soupçonné par Rodriguez de vol de sac de blé, ou encore la visite officielle tant attendue du Gouverneur Général à l'occasion de laquelle le lecteur peut apprécier le discours lénifiant des autorités françaises pour apaiser les revendications des colons. Ainsi à l'intrigue amoureuse se superpose un climat délétère, des relations hypocrites et corrompues teintées d'un racisme ordinaire et anodin, qui dit à peine son nom. « Le mensonge algérien », selon l'expression du préfacier se révèle alors dans toute son ampleur. Outre les disparités socio-économiques, la société coloniale vit sous la dénégation complète de l'autre. On ignore délibérément les ravages du choléra, des famines successives vécues par les arabes, et dont la misère fait la fortune des colons; et on fait semblant de prodiguer un enseignement inefficace à des enfants faméliques. Ce qui prime, ce sont les plaisirs, les profits et les ambitions carriéristes aux dépens de cet idéal universaliste et républicain incarné par l'instituteur Mattéi, le seul personnage qui éprouve quelque compassion, et dont l'attachement à la terre semble authentique et sincère au nom d'une certaine nostalgie d'un monde virgilien, et d'une vraie fascination pour le désert.

Au lieu d'un roman colonial où l'Orient paraît comme une toile de fond de pacotille, et où l'auteur est à la recherche d'une couleur locale, *L'Hôtel du Sersou* semble construire une vision négative du monde colonial autour de personnages emblématiques de par leurs origines sociales et leurs fonctions administratives. Des personnages qui vivent sous le mode de « la dérélition » et de la perte de tout repères; des personnages déclassés, et ontologiquement déracinés. Selon Gérard Chalaye, dont la préface donne des clefs pour la compréhension du roman, on peut parler d'une phénoménologie du colon et du pied noir.

Saluons enfin le travail de bénédictin accompli pour la réédition d'un tel roman. Sa lecture nous plonge dans un univers, certes révolu, mais elle nous éclaire sur une réalité dont les conséquences sont encore perceptibles dans les sociétés postcoloniales. D'où sa valeur documentaire et didactique. ●

LA REUNION * ROGER VAILLAND

Gérard Chalaye (Saint-Pierre de la Réunion)

En 1958, au moment des événements d'Algérie, et entre les publications de *La Loi* (1957) et *La Fête* (1960), Roger Vailland effectue un voyage à l'île de la Réunion. Son récit de voyage arrive ainsi à la suite d'un très grand nombre de témoignages historiques et met en perspective le discours de ses prédécesseurs (De Flacourt, Leconte de Lisle, Baudelaire, les Leblond...). Le texte sera même actualisé en 1961.

En touriste consciencieux et malgré une condition physique médiocre, l'auteur parcourt l'île et marche, des jours entiers, sur les mauvais sentiers des Bas et des Hauts, pour décrire les aspects divers de la géographie, de la flore et de la faune. En traversant l'enclos des volcans, il ressent un fort sentiment originel, l'illusion de se retrouver d'un coup, par la magie insulaire, au commencement du monde, « le monde originel comme dans la *Cosmogonie* d'Aristote ». S'il est possible d'encore ressentir cette impression en 1958, c'est que ce milieu est protégé puisque la Réunion est parfaitement isolée à plusieurs heures de vol, à plusieurs jours de navigation des côtes de l'Afrique. Il n'est donc pas étonnant que cette situation ait donné lieu aux plus extravagantes théories occultes qui ont fleuri dans les littératures de l'ère coloniale, d'où l'hypothèse d'un continent englouti et de civilisations disparues, par le poète Malcolm de Chazal.

La Réunion se présente, ainsi, comme un parfait laboratoire expérimental, géographique, biologique et social, à ciel ouvert. La première impression ressentie est celle de se trouver face au Paradis terrestre, tel que que le décrit Étienne de Flacourt qui affirme, en 1649, que ce serait avec juste raison que l'on pourrait appeler, cette île, un *paradis terrestre*. Selon Vailland, l'île Bourbon semble être restée l'Éden jusqu'en 1671, mais cette image paradisiaque rentre, en contradiction frontale, avec la conviction intime de l'auteur que "l'homme est un loup pour l'homme", et son intuition que "du Paradis, il fait toujours un enfer". Suivant ses propres préoccupations, Vailland définit alors la problématique de son voyage : « Qu'est-ce qu'en trois siècles, les hommes ont fait du Paradis terrestre ? Comment cela s'est-il fait ? ». Vailland désire donc analyser l'histoire de l'île puisque dit-il, « Sauf de vérifier ce paradis perdu d'Étien-

ne de Flacourt, je n'en savais vraiment rien ». Pour cela, l'écrivain fréquente, durant de longues heures, les Archives départementales de Saint-Denis où « Tout est consigné, depuis la création du monde jusqu'à aujourd'hui, je veux dire depuis le jour où un navigateur hollandais nota, dans son livre de bord, qu'il était passé au large de Mascareigne ».

Il y apprend que la première fois qu'il est fait mention de Mascareigne, c'est dans un récit des frères de Bry qui avaient accompagné le navigateur hollandais, Pierre-Guillaume Verhuff, rentrant de Java en Europe. Que le 23 mars 1613, le pirate anglais Blackwell, à bord du Pearl, venant de pirater, dans les parages de Ceylan, passe au large de l'île. Que l'île déserte, originellement Mascareigne, Mascarin ou England Forest, est appropriée, par le roi de France, sous le nom de Bourbon, en 1644. Qu'en 1646, M. de Pronis, Gouverneur de Fort-Dauphin, au sud de Madagascar, y abandonne douze mutins. Qu'en 1649, le naturaliste Étienne de Flacourt y retrouve les déportés vivants et qu'en 1665, on y débarque vingt colons et quelques dizaines d'esclaves.

Pourtant, l'écrivain ne se laisse pas charmer par les sirènes d'un exotisme bien tentateur. Sa méthode de découverte de l'île est celle du matérialisme historique, dialectique et marxiste, fondé sur l'économie. C'est ainsi qu'il explique pourquoi les Réunionnais s'entêtent à cultiver la canne à sucre, de préférence à des produits dont ils pourraient se nourrir. L'esclavage lui semble, alors, constituer la matrice originelle de l'économie de l'île, telle que l'a définie, en 1671, l'intendant Dubois qui « a, en quelques lignes, planifié tout le développement de la Réunion de 1671 à nos jours, esquissé, avant Hegel, la dialectique du maître et de l'esclave et établi, avant Marx, la lutte des classes comme moteur des rapports sociaux. Dans le premier paragraphe, il fait une distinction rigoureuse entre les Français qui feront valoir les terres, et les esclaves qui les cultiveront et feront les travaux nécessaires ». L'analyse employée est celle de la dialectique hégélienne "du maître et de l'esclave" qui implique l'enchaînement des révoltes et de la répression, puisque l'augmentation du nombre des esclaves augmentait la peur des colons ; la peur ne trouva apaisement que dans une terreur accrue. A la Ré-

union, Vailland conforte sa conviction que la guerre sociale est essentiellement celle des esclaves contre les esclavagistes car la terreur ne parvint pas à maintenir la totalité des esclaves dans l'obéissance. « Elle n'y parvient jamais » : c'est la grande leçon de l'ère coloniale aussi bien en Afrique, en Asie, en Amérique qu'à l'île Bourbon.

Sur le plan anthropologique, Vailland étudie, précisément, les diverses communautés en présence, mais ces différentes catégories ethniques coïncident avec des classes sociales, puisqu'à la Réunion, encore plus nettement qu'aux Antilles et d'une manière plus complexe, classes sociales et professions concident avec les différences ethniques ou nationales. Aux Créoles d'origine française, la grande propriété, le commerce import-export, une partie des professions libérales. Aux Indiens (Z'Arabes), le relativement grand commerce. Le petit commerce aux Chinois. Les Indiens hindouistes (Malabars) sont contremaîtres, ouvriers des sucreries, mécaniciens. Les Cafres, ouvriers agricoles ou manœuvres. Aux métis de Créoles et de Cafres, aux Cafres peu teintés, moins teintés, les postes de petits fonctionnaires. Les cadres de l'administration viennent de la métropole (les Z'oreilles), accomplissent souvent un travail considérable mais ne font que passer.

Cette analyse met alors, en lumière, la domination sociale des grandes familles créoles. L'auteur explique, par la même méthode sociologique marxiste, l'apparition, au XIX^e siècle, de la classe des "petits blancs" qui se sont trouvés appauvris, au moment de l'abolition, par la perte de leurs esclaves. Avant 1848, les cadets de famille dépossédés par les aînés et les petits propriétaires dépossédés de terres d'une surface suffisante pour que leur exploitation fût rentable, ne se trouvaient pas ruinés pour autant. Ils restaient les propriétaires de leurs esclaves dont ils louaient le travail. Ils n'étaient pas ruinés mais condamnés à une aimable oisiveté. Après 1848, ils émigrèrent dans les Hauts pour n'être pas obligés de servir à leur tour. L'historique de la lutte anti-esclavagiste sur l'île de la Réunion préfigure, pour Vailland, toutes les guerres coloniales du XX^e siècle : « L'histoire des révoltes et des répressions à l'île Bourbon nous donne, deux siècles à l'avance, les schémas de ce que seront les dernières guerres coloniales au XX^e siècle ».

Reprenant sa problématique de départ (« Pourquoi le paradis est-il devenu un enfer ? »), Roger Vailland montre la lente dégradation de l'Éden et sa transformation, en enfer, du fait de la présence

de l'homme [...], qui s'est matérialisée de la façon la plus infâme qui soit : l'esclavage, la transformation de l'être humain en objet, en marchandise, en outil. Le rapport esclavagiste de l'intendant Dubois (1772) signe la destruction de l'Éden : « Ce rapport fut écrit en 1772. Ainsi un siècle avait suffi pour que le Paradis terrestre de 1646 se fût changé, dans les Hauts en un champ de bataille où les *fellaghas* et les parachutistes se livraient une guerre sans pitié, et les Bas en un baigne pour les esclaves noirs, et un petit Versailles pour les colons blancs ». A partir de là, l'évolution historique des forces productives en présence enclenchent, le processus d'exploitation de l'homme par l'homme : « Ce que l'homme, en trois siècles, a fait du Paradis terrestre : une montagne de mâchefer et de scories, flanquée d'une dizaine de bassins plantés de cannes à sucre, et d'autant de villes surpeuplées ».

Le Paradis, décrit par Étienne de Flacourt, est devenu « une prison peuplée d'affamés qui n'ont pour perspective que d'être, chaque année, un peu plus nombreux à se partager un peu moins de ressources. Et si, à l'échelle de l'univers, la terre n'était qu'une île ? ». Vailland distingue ainsi trois stades dans l'histoire de la Réunion. D'abord, celui de l'île déserte où les forces contradictoires de la nature ont trouvé leur équilibre, l'Éden. Puis « survient l'homme, le maître et l'esclave, leurs luttes de classe, pour un œil les deux yeux, pour un doigt la tête tout entière ». Enfin, l'auteur prévoit que « la nature détruite par l'homme est refaite par l'homme, à la mesure de l'homme, pour la satisfaction de ses besoins et aussi pour celle de ses plaisirs ». ●

N.B. : pour plus de détails, voir la remarquable préface de Christian Petr (Kailash Edition)

*Editions

Boroboubour, Gallimard, Paris, 1981

Océan indien, Omnibus, 1998

Kailash Editions, Paris, 1998

A PROPOS D'UN NOUVEAU REGARD SUR L'HISTOIRE DES COLONIES

Jean Sévry, Université de Montpellier.

De quelques avatars historiques...

Non, l'Occident ne peut plus se targuer d'être un leader historique qui, au travers de la colonisation, aurait amené d'autres peuples de la sauvagerie vers la civilisation. Au travers de la première guerre mondiale, avec son interminable cortège d'horreurs inutiles, l'Europe a commencé à perdre la foi en ses propres valeurs. En outre, dès 1905 quand à la bataille de Moukden on a vu le Japon vaincre la flotte tsariste, on a commencé à comprendre que les cartes se brouillaient, et tout au long de la seconde guerre, on va voir ce même empire se lancer à la conquête de l'Asie. Par la suite, ce déclin a été confirmé par des guerres perdues d'avance, qu'il s'agisse du Vietnam ou de l'Algérie. L'expédition de Suez nous a démontré que la politique de la canonnière n'était plus de mise.

Dès lors, nombre d'historiens, de Pascal Blanchard (*La fracture coloniale, la société française au prisme de l'héritage colonial*, 2005) à Marc Ferro, se sont penchés sur l'histoire de la colonisation pour en faire le procès et en dénoncer les atrocités, pendant que d'autres idéologues, ou des historiens (voir note en bas de page à propos de Niall Ferguson qui a tenté, en 2003, de réhabiliter la mission de l'Empire britannique) trouvaient que cette expérience avait quelque chose de globalement positif. Vous vous souvenez sans doute qu'à la SIELEC, en 2006, nous avons refusé d'aller nous placer sur ce terrain-là. Car si Marc Ferro ouvre largement son éventail sur l'international, en traitant par exemple de la colonisation arabe ou turque ¹, néanmoins, on assiste ici à un étrange scénario qui consiste, avec de bonnes et justes raisons, à accuser les auteurs de la colonisation sans véritablement laisser la parole aux victimes de ce système, comme s'ils n'en avaient pas été aussi des partenaires très actifs, entre collaboration et résistance. En critiquant la colonisation de cette manière, on prive le colonisé de son histoire dans sa relation au colonisateur. Finalement, on ne parle que de nous, même si cette fois-ci, c'est de façon critique, et on ne nous parle guère de ce que l'Autre a pu vivre durant cette même expérience, si différente pour lui. En septembre 2003, l'année de la parution du *Livre noir de la colonisation*, on a vu certains historiens se regrouper autour de J.P. Chrétien et d'une revue intitulée *Afrique et Histoire*, publiée

chez Verdier. Il s'agissait pour eux de dénoncer les faiblesses d'une critique univoque de la colonisation, et en quelque sorte, de remettre les pendules de l'histoire à l'heure, en laissant parler ceux que l'on n'avait guère envie d'entendre.

Mais après tant d'avatars historiques, pouvait-il en être autrement ? Il était temps pour nous de balayer devant nos portes ! Peut-on en effet prôner une quelconque supériorité culturelle à l'instant même où l'histoire en apporte un démenti cinglant ? Ainsi lors du dernier G 20 où l'on voit la Chine (nouvelle puissance coloniale en Afrique et ailleurs) venir se placer sur le devant de la scène mondiale (renflouement de la dette USA).

Dans ces conditions, tous les spécialistes de la question ne pouvaient faire autrement que de réviser leur copie.

...et de quelques avatars méthodologiques.

On pourrait se demander pourquoi des spécialistes des sciences humaines ont tellement tardé à s'arracher à une vision eurocentrée (et donc passablement ethnocentrée) de l'histoire mondiale. On peut, bien sûr, comprendre la difficulté de la tâche, puisqu'il faut donc faire ses adieux à une arrogance quasi provinciale, renoncer à des représentations de soi flatteuses à l'extrême : cela est très humain. Il y aurait donc danger en la demeure.

Il faut ajouter à cela tous les excès dus à une monodisciplinarité abusive qui finit par s'ériger, au nom des compétences, en une forme d'enfermement. Par contre, je pense qu'en ouvrant les fenêtres du savoir vers d'autres disciplines, on y voit plus clair puisque l'on saisit l'objet de nos études dans toutes ses ambiguïtés. Nous avons une tendance très spontanée, à l'intérieur de notre discipline, à diviser et à subdiviser en périodes et sous-périodes, en sous-spécialités, en aires géographiques ou culturelles, et à rechercher en vain des similitudes dans des civilisations finalement très différentes des nôtres. C'est sans doute tout un art d'effacer, de gommer les différences. Tout cela ne fait que retarder un indispensable élargissement de frontières qui, après tout, ne seraient qu'académiques. Il en va de même pour toute une série d'oppositions, de dichotomies réductrices comme colonisateur/colonisé, empire/métropole, civilisé/primitif, modernité/tradition qui font obstacle à tous les échanges et les réactions qui ont pu se produire au sein même de l'une de ces unités. Un bon

auteur des postcolonial studies, David Spurr, remarquait en 1993 ² que ce système d'oppositions binaires était un masque qui cachait une réalité, qu'il faisait partie de toute une rhétorique coloniale : si l'on oppose A à B d'une manière si rigide, c'est pour finalement rétablir, parfois de façon totalement inconsciente, une relation de domination de l'Un sur l'Autre. En dépassant résolument ces clivages arbitraires, ce que nous verrons plus loin, on a de fortes chances de beaucoup mieux appréhender la complexité de ces problèmes. Il s'agit, à tout prendre, de retrouver cet écheveau si emmêlé pour pouvoir le dénouer, comme nous le dit si bien Serge Gruzinski dans *Les quatre parties du monde* en 2004 ³ : « Il s'agit de dégager ou de rétablir des connexions apparues entre les mondes et les sociétés, un peu à la manière d'un électricien qui viendrait réparer ce que le temps et les historiens ont disjoint. »

A vrai dire, ce désir ardent et généreux d'ouvrir des fenêtres n'est pas si nouveau qu'on pourrait le croire. En France, non sans de fortes résistances, il est apparu de 1946 à 1968, et bien au-delà, au travers de la *Revue des Annales*. Il s'agissait bien, à l'époque (et cela avait quelque chose de révolutionnaire) de briser les frontières entre « spécialistes » pour faire circuler les informations et assurer une bonne communication. Pourquoi s'entêter à vouloir poser des bornes sur les horizons si vastes de la recherche ? Pourquoi vouloir se tenir bien au chaud dans le camp retranché de ma discipline ? N'est-ce pas se confiner dans une étroitesse de vue, dans une semi cécité ? Pourquoi ne pas pousser le comparatisme plus loin pour s'ouvrir au savoir des autres ? Pourquoi historiens, anthropologues et littéraires auraient-ils le monopole de leurs savoirs respectifs ? Est-ce que la littérature m'appartient, comme l'histoire appartiendrait à l'historien ? S'agit-il vraiment de propriétés privées ? Il me semble que Marc Bloch, comme Lucien Febvre ou Fernand Braudel se sont posé ce genre de questions, et qu'ils ont été toujours partisans de ce type d'ouvertures. Les discussions sont très animées et elles portent, pour l'essentiel, sur un désir de décloisonnement. Les historiens sentent bien que pour comprendre un peu mieux l'Autre médiéval, il faut se pencher sur les productions de son imaginaire, individuel ou collectif. Jacques Le Goff (qui a aussi dirigé *La Revue des Annales*) se lance à corps perdu dans ce genre d'intervention dans *L'imaginaire médiéval* publié en 1985 ⁴. Il justifie sa recherche par une déclaration préliminaire : « L'imaginaire nourrit et fait agir l'homme. C'est un phénomène collectif, social, historique. Une histoire sans l'imaginaire, c'est une histo-

re mutilée, désincarnée ». Il nous propose donc une histoire de l'imaginaire médiéval en s'appuyant sur les productions littéraires de l'époque : roman courtois, fabliaux, épopées, etc... Ce qui nous vaut un beau passage sur l'interdisciplinarité que je vous cite en entier parce qu'il me semble qu'il est d'une grande pertinence : « Mais il est clair que l'histoire de l'imaginaire a ses documents privilégiés et tout naturellement ce sont les productions de l'imaginaire : les œuvres littéraires et artistiques. Documents difficiles pour l'historien. L'exploitation de la plupart d'entre eux suppose une formation, une compétence technique que l'historien n'a pas. La scandaleuse spécialisation des domaines universitaires - en France mais aussi dans la plupart des pays étrangers - n'empêche pas seulement de poser les bases d'une interdisciplinarité problématique, rendant par là à peu près inévitables des échecs dont les bons apôtres qui ont tout fait pour les entraver font ensuite d'indécents gorges chaudes. Elle est même telle que les barrières difficilement franchissables cloisonnent les domaines de l'histoire, empêchant les études synchroniques sérieuses. Le Moyen Age produit par nos études universitaires est un Moyen Age sans littérature, sans art, sans droit, sans philosophie, sans théologie. »

Le Goff ajoute ensuite qu'heureusement « il existe quelques médiévistes courageux » qui « regardent par dessus les frontières », gens dont il fait partie, tout en ne manquant pas de citer Georges Duby.

A lire tout ceci, je ne vois pas pourquoi nous devrions souffrir d'un quelconque complexe d'infériorité parce que nous n'aurions pas la « compétence » requise. Ah, ce problème des compétences, comme il est ardu et délicat ! En tant que littéraires, nous ne pouvons pas prétendre pouvoir assumer toutes les compétences des historiens ou des anthropologues patentés : cette formation nous manque. Alors, que reste-t-il à faire ? Nous pouvons bien sûr, ce que beaucoup pratiquent à la SIELEC et ailleurs, approcher ces cultures par d'abondantes lectures. Mais on peut aussi organiser des recherches allant en ce sens, ce que nous essayons de pratiquer au sein de notre association. Pour ma part, lorsque j'étais en activité, j'ai beaucoup appris en ce domaine en organisant pendant sept ans un DEA d'études africaines interdisciplinaires (droit, anthropologie (CNRS), sciences économiques, histoire africaine, lettres, en inter-Facultés, et en collaboration avec le centre d'archives de la France d'outre mer, à Aix en Provence)). Qu'en ai-je retenu ? Une plus grande curiosité, mais aussi beaucoup de modestie devant l'ampleur de la

tâche. Et une confirmation : les littératures, elles aussi, font intégralement partie des sciences humaines, pour peu que l'on se donne la peine de provoquer les rapprochements nécessaires, à la manière de Le Goff, ainsi dans un autre ouvrage comme *Les intellectuels au Moyen Age* (1957).

Soit dit en passant, il est intéressant de voir comment les historiens sont sensibles, comme les ethnologues, aux problèmes d'une écriture (ce sont aussi des auteurs) qui va leur assurer une meilleure diffusion. Le Goff et Duby (*Le temps des cathédrales, l'art & la société, 980-1420*, 1976) sont aussi de grands écrivains, comme le fut Michelet à son époque. Le *Tristes tropiques* (1955) de Claude Lévi Strauss est un chef-d'œuvre de style, où l'auteur déploie son merveilleux talent de conteur/philosophe. On se souvient comment Michel Leiris, dans *L'Afrique fantôme* (1934) abandonna assez rapidement des relevés ethnographiques qu'il trouvait trop secs pour se lancer dans une vaste entreprise d'autobiographie (on en trouvera les suites dans *La règle du jeu*, de 1948 à 1976), et dans un récit de voyage.

Tout dernièrement, Vincent Debaene vient de publier *L'adieu au voyage* ⁵ où il traite du même problème : comment l'ethnologie se laisse sans cesse tenter par une autre branche des sciences humaines, à savoir la littérature qu'elle n'hésite plus à intégrer. Dans ce face à face entre littéraires et ethnologues, souvent, c'est la fascination de l'Un vers l'Autre qui l'emporte. Comment peut-on comprendre l'œuvre de Claude Lévi Strauss ou celle de Norbert Elias sans se reporter au *Contrat social* de Jean Jacques Rousseau ? *Alors, et ce nouveau regard ?*

En 1971, paraît un livre important, quelque peu négligé depuis lors, *La vision des vaincus, les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole, 1530-1570* ⁶. Ici, le lien entre histoire et anthropologie culturelle est des plus étroits. Cette fois-ci, nous ne sommes plus dans un Ailleurs médiéval, c'est-à-dire, malgré tout, au cœur de notre propre culture, mais à l'intersection d'une autre. D'emblée, Wachtel se place dans la position des vaincus pour tenter d'explorer tout ce qui a pu se produire au niveau des comportements et des représentations. La conquête représente un véritable traumatisme qui nous rappelle, dans une moindre mesure, celui que nous avons connu, en tant qu'enfants pendant la seconde guerre lors d'une colonisation entreprise par le troisième Reich : ceci peut nous aider à comprendre cela. Il brosse un inventaire des effets de cette colonisation, de ce qu'elle a pu bouleverser et provoquer dans cette société inca en termes de déstructurations au niveau du sacré, de

l'imaginaire, des logiques sociales ainsi qu'au niveau démographique. Mais il accorde toute leur place aux colonisés, il leur rend leur parole, en particulier lors de leurs révoltes. En ce cas, d'autres acculturations apparaissent. Des mouvements millénaristes (ainsi le Tagui Ongo) permettent aux Indiens de pratiquer des formes de syncrétismes culturels, et donc de reprendre leur histoire en mains. En 1996, Wachtel va se joindre à Gruzinski pour publier *Le Nouveau Monde, mondes nouveaux*, une collaboration qui n'a rien de surprenant puisque nos deux auteurs oeuvrent dans le même sens, comme le titre de leur étude l'indique clairement.

L'œuvre considérable de Gruzinski se dépile devant nous comme un vaste panoramique. Il est orienté dans le même sens que les présentations de Wachtel. En 1988, il publie *La colonisation de l'imaginaire, sociétés indigènes & occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI^e-XVIII^e siècle* ⁷. Il est vrai que l'on a trop souvent tendance à s'attarder sur la colonisation économique, en négligeant celle des esprits. Il analyse patiemment les rapports entre l'oralité, la mémoire, l'écriture et la pictographie. En face de la conquête, les sociétés indigènes ne cessent de se dé-culturer, de s'acculturer, de détruire et de récupérer, c'est-à-dire de se reconstruire autrement. Ce faisant, elles se réapproprient des pans entiers de la culture chrétienne qui se retrouve métissée en profondeur : « le diable de l'acculturation joua à tous un tour imprévu en introduisant des images chrétiennes à la place des perceptions indigènes ». Dès lors – ce qui est très important pour les africanistes que nous sommes – le concept de tradition est à réviser complètement : « Est-il à cet égard un mot plus passe-partout et trompeur que la tradition (et traditionnel) dont j'ai abusé et dont on voit maintenant qu'il recouvre une reconstitution et une déperdition de tous les instants ? ». Cela se traduit en effet en termes de pertes et de bénéfiques. Mais si l'on remet en cause la notion de tradition, celle de la modernité va subir le même sort. Pour pouvoir décrypter convenablement toutes ces dynamiques transitionnelles, encore faut-il, et notre auteur en a parfaitement conscience, utiliser des concepts qui soient opératoires. Aussi faut-il mettre en place « une anthropologie du provisoire, du mélange et de la juxtaposition ». Gruzinski va poursuivre ses explorations avec des ouvrages comme *La pensée métisse* (1999) et *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation* (2004), déjà cité. Chaque étude est accompagnée de superbes illustrations, dûment choisies, bien articulées avec le texte, ce qui ne fait qu'accroître le plaisir du lecteur. Dans *Quelle heu-*

re est-il là-bas ? *Amérique et Islam à l'orée des temps modernes* ⁸, paru en 2008, il revient une fois de plus sur un thème, central dans son œuvre, de la circulation des biens, des personnes, des idées et des informations au travers du schème colonial. Car chaque civilisation –et cela nous amène très naturellement à sortir des clivages bien établis– est beaucoup plus informée sur les autres qu'on ne pourrait le croire au premier abord. Il nous raconte, à partir de documents précis, comment à Mexico l'on pouvait percevoir les Amériques au XVI^e siècle, ou, à l'inverse, comment la Turquie se tenait informée des conquêtes espagnoles : « Le récit turc reproduit avec une fidélité remarquable, pour ne pas dire lassante, la voix des Conquistadores ». A un échelon mondial, les cultures en présence ne sont ni sourdes ni statiques, elles ne cessent de s'informer, de bouger et de s'interroger sur « penser le monde ». Historiquement parlant, beaucoup de civilisations n'ont cessé de se questionner, de s'informer les unes sur les autres, tant au niveau des relations commerciales que de celui des échanges intellectuels. Dans ces conditions, l'eurocentrisme devient dérisoire. Mais ce que j'aime bien chez Gruzinski, c'est qu'il poursuit paisiblement sa recherche, sans acrimonie ni agressivité, posément, sans se lancer dans des querelles inutiles, avec un fort désir de rencontre et de réconciliation.

Finalement, dans cette aire de recherche, l'ethno-histoire occupe un champ de plus en plus important.

Le concept de *World History* (histoire globale).

Dans le monde de l'anglophonie, à partir des années 1990, on a commencé à soulever d'autres problèmes. Pour faire bref, il s'agissait de répondre à une question de fond. Comment se fait-il qu'à une certaine époque, la civilisation occidentale ait pu, au travers d'une révolution industrielle, jeter les bases d'un système capitaliste qui va lui permettre de se lancer dans de vastes entreprises de colonisation, et de croire en sa supériorité culturelle ? Comment se fait-il que d'autres civilisations, au même moment, ne se soient pas lancées dans le même genre d'opération ?

C'est ce que nous propose un biochimiste de formation et un éminent sociologue, Joseph Needham sous une forme qui lui appartient : « Question à cent francs : pourquoi la Chine, avec sa considérable avance sur l'Europe jusqu'à la Renaissance, n'a-t-elle pas été le théâtre de cette révolution ? » Needham est un homme engagé, chrétien, proche des marxistes en pleine guerre froide (ce qui lui vaudra quelques ennuis), toujours très méfiant à l'égard du maoïsme.

Dès 1936 il a commencé –avec des collègues chinois– à travailler sur ces problèmes, ce qui va se traduire à partir de 1954 par la publication, avec de nombreux collaborateurs, de pas moins de 25 volumes de *Science & Civilisation in China*.

Si l'on se reporte à son livre *La science chinoise et l'Occident* traduit en France en 1973 ⁹, nous pouvons nous faire un idée de sa démarche. Lors de nos débats sur l'entreprise coloniale, nous sommes généralement d'accord pour dire que celle-ci a lieu quand une civilisation a effectué une avance technologique importante qui lui permet d'envahir des territoires proches ou lointains pour disposer des biens et des personnes qui s'y trouvent. Il s'agit encore d'imposer à l'Autre son propre système politique, quitte à le soumettre à des adaptations, et sa culture de métropole (la colonisation des esprits). Needham nous montre que ce n'est pas si simple. En effet, jusqu'au XVI^e siècle, la Chine, technologiquement parlant, était très en avance sur nous et elle n'en a pas profité pour nous coloniser. Il nous cite alors la longue liste des inventions originales de la Chine impériale : le bateau à aubes, l'arbalète à fusées, la boussole magnétique, le harnais adapté au cheval, le papier, la poudre à canon, l'étrier à pied, la transformation d'un mouvement de piston en mouvement rotatif, la fusion des métaux, la fabrication de la porcelaine, etc... Si certaines de ces inventions ont été adoptées par l'Occident à travers de nombreux échanges, d'autres sont restées en Chine. A la vue de toutes ces merveilles, Needham reformule sa problématique centrale : « La seule question que le lecteur puisse se poser, c'est celle de savoir pourquoi tout cela n'a pas entraîné en Chine une expansion de l'industrie identique à celle de l'Europe. Une partie de la réponse tient dans le fait que l'Europe a eu une révolution capitaliste (ou plutôt une série de révolutions) et que la Chine n'en a pas eu ».

La réponse (du moins la plus importante) serait à rechercher du côté d'une classe de lettrés, les mandarins, tant admirés par l'Europe au siècle des Lumières, ainsi par Voltaire. La place occupée par ces hommes pétris d'un confucianisme socialement conservateur (« vraisemblablement dans aucune culture du monde, l'idée du service civil n'a pris si profondément racine ») auraient freiné, voire empêché l'émergence d'une bourgeoisie des affaires, même si le phénomène urbain était au moins aussi important dans la Chine impériale qu'en Europe.

En 2000, Kenneth Pomeranz, un sinologue américain, publie un livre qui va faire grand bruit. *Une grande divergence, la Chine, l'Europe et la construc-*

tion de l'économie mondiale vient d'être traduit dans notre langue ¹⁰. Reprenant en mains le dossier constitué par Needham, il entend retrouver le fil d'une histoire globale (« Global History ») de l'économie mondiale, en se posant les mêmes questions que celles soulevées par l'auteur de *La science chinoise et l'Occident*. Sa méthode est originale car pour lui « Il ne s'agit pas de comparer l'Europe et l'Asie, l'Angleterre et la Chine, mais des régions-centres, les plus avancées économiquement, que leur taille et leurs caractéristiques rendent commensurables ». Voilà pourquoi il s'attarde sur certains bassins industriels anglais proches de lieux d'extraction, et sur ce qui se passait au même moment dans le delta du Yangzi en Chine, ou dans la plaine de Kantô au Japon. Ainsi le micro permet-il d'accéder au macro. Il nous montre comment c'est l'extraction du charbon et des matières fossiles qui expliquerait l'explosion de la révolution industrielle en Grande Bretagne. Ce serait donc « l'extraction minière et les utilisations du charbon comme l'avancée technologique purement indigène la plus importante de l'Europe, essentielle à son avance au XIX^e siècle et (à l'encontre du textile) ne dépendant pas, pour donner sa pleine mesure, de l'accès des Européens aux ressources de l'outre mer » qui en serait la cause majeure.

Un deuxième facteur est venu renforcer et appuyer cette dynamique, la « prédation coloniale », et de diverses manières : l'importation de coton des Indes et de l'Égypte, le bois américain (« Vers 1825, les importations étaient devenues assez importantes pour remplacer la production de 400.000 hectares de forêts européennes »). Et il ajoute : « Les importations du Nouveau Monde, grâce auxquelles l'Europe économisait de la terre, ne devinrent considérables qu'après 1830 ». A cela s'ajoute également la prédation des ressources humaines. Il consacre alors de nombreuses pages à l'importance de l'esclavage dans la croissance industrielle de l'Europe. Ainsi, il n'est plus question d'une quelconque supériorité de l'économie européenne sur celles du monde asiatique : « c'est donc par un heureux accident géographique et par la force de son empire maritime et atlantique que l'Angleterre peut compenser le manque de terres disponibles et industrialiser : le charbon implique la machine à vapeur, et celle-ci la mécanisation du coton ».

Je ne pense pas que les thèses de Needham et de Pomeranz soient contradictoires ; on peut au contraire les envisager comme complémentaires. Si de telles différences se sont manifestées, c'est à la fois pour des raisons culturelles que pour d'autres, d'ordre proprement économique.

Poursuivant notre périple, venons-en maintenant à un dernier ouvrage, celui de Jack Goody, un anthropologue anglais auquel on doit des recherches très innovantes, comme *La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, traduit aux éditions de Minituit en 1979. En 2006, il publie *The Theft of History*, qui vient d'être traduit : *Le vol de l'histoire, comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde* ¹¹.

Dès les premières pages, nous sommes prévenus sur les objectifs de cette vaste entreprise de nettoyage, avec l'introduction de termes comme « ethnocentrisme », « eurocentrisme », « étroitesse » et « domination ». Ou encore : « L'Europe a négligé ou minimisé l'histoire du reste du monde, ce qui a eu pour effet de conduire à une interprétation erronée de notre propre histoire ». Pour mettre en avant la nôtre, nous aurions confisqué la leur aux autres. Ce livre (550 pages), comme le précédent (487 pages), est un monument. Il comporte une documentation, une confrontation de documents tirés des diverses cultures en présence, et de thèses qui pour reprendre l'expression chère à Flaubert, a quelque chose d'« hénaurme ». De ce point de vue, ce monument est aussi une mine. Goody passe en revue tous les paramètres nécessaires au démontage systématique de ce vol de propriétés et de droits d'auteurs : l'invention de l'antiquité, le féodalisme, le « despotisme asiatique », le phénomène urbain, l'université, la rationalité, la démocratie, la charité, et jusqu'au sentiment amoureux, éléments dont l'Occident n'a pas le monopole et qui doit beaucoup plus que nous ne le croyons à d'autres civilisations. On a le sentiment, parfois, d'assister à un véritable jeu de massacre, fut-il salutaire. Nombre d'auteurs se voient alors proprement écorchés : J.Needham, F.Braudel, M.Finley, N.Elias, P.Anderson, G.Duby, et j'en passe... S.Gruzinski l'a échappé belle, puisqu'il n'est même pas cité, pas plus que N.Wachtel.

Je crois qu'il convient de situer tout ce flot de critiques acerbes, souvent justes et souvent injustes (j'y reviendrai) dans un contexte général de « déconstructivisme » qui consiste à mettre à plat et à dénoncer toutes nos représentations, individuelles ou collectives, comme autant de constructions arbitraires, de fabrications ethnocentrées ou machistes, et donc d'élaborations aussi fallacieuses qu'inconscientes mais qui entendent bien maintenir des modes de domination. C'est ce que l'on retrouve encore dans le champ de la géo-histoire à propos de la représentation eurocentrée de nos cartes et planisphères (C.Grataloup, *L'invention des continents. Comment les Européens ont découpé le monde*, 2009 ¹²).

Et ce que l'on pourrait qualifier également d'une mode se manifeste encore dans le monde des *Post Colonial Studies* (H.Bhabha, D.Spurr, G.Spivak, E.Saïd, B.Ashcroft, etc.), ou dans celui des *Gender & Queer Studies* qui revendique le droit de percevoir la littérature au travers d'un regard féminin ou féministe, ce qui a provoqué, aux USA comme en France, des débats houleux et intéressants (A.Oakley, R.Soller, J.Butler, J.Derrida, H.Cixous, J.Kristeva, etc.). Dans tous ces domaines, on déconstruit, on démonte, afin d'y voir plus clair.

Cette obscure clarté... Les limites de ces thèses.

Mais cela ne va pas, bien sûr, sans quelques excès. Revenons une dernière fois sur les ouvrages que nous venons d'examiner. Chez les auteurs que je viens de citer – hormis S.Gruzinski – on ne fait pas référence à la littérature des voyages, ni aux productions littéraires de cette longue période qui se sont pourtant exprimées à ce sujet. J'imagine assez bien (à l'évidence, ce que je vais écrire maintenant relève de la plaisanterie, pour ne pas dire de la caricature) un ethnologue dûment patenté voulant enquêter sur les us, les mœurs et les coutumes des Yoroubas, au Nigéria. Il va donc se rendre dans un village perdu au fond de la brousse pour établir un protocole avec un vieux chef, un peu gâteux et passablement édenté pour l'interroger sur la chose. Je vois alors apparaître des figures comme celle de Margaret Mead (la sexualité des adolescents à Samoa), ou de Geneviève Calame Griaule (la symbolique dans la culture dogon), deux grandes affabulatrices de l'ethnologie. Passons... Mais il (ou elle) n'aura même pas l'idée d'aller s'informer auprès de Wole Soyinka, grand et fin connaisseur de sa culture, adorateur de Ogoun, Dieu du fer et du feu, de la transformation, du changement, du bouleversement, et donc de l'écriture. En effet, la littérature ne serait-elle pas une représentation transformée et passablement sublimée de la réalité ? Pardon pour cette diversion si nécessaire.

Revenons à nos problèmes. Il en résulte des déformations, une perception inexacte de tout ce qui s'est alors réellement passé. Ceci peut donner comme une envie sourde de dé-construire cet échafaudage déconstructiviste, de réviser cette idée selon laquelle l'Europe n'aurait pas su ou pu se défaire de son euro-centrisme. Or, dès le début de ses conquêtes, des voix s'élèvent pour dénoncer ces pillages et pour faire l'éloge de la culture des colonisés avant l'arrivée du Blanc. C'est ce que fait Bartholomé Las Casas avec sa *Très brève relation de la destruction des Indes* en 1552. Ce mouvement de protestation et de réhabilitation va se poursuivre jusqu'au XVIII^e siècle, au travers de

L'Histoire des deux Indes de l'Abbé Raynal, en 1774, où l'on reconnaît aussi la plume de Diderot, et où l'on nous dit qu'ils ne sont pas des barbares : « nous sommes ces Barbares ».

Par ailleurs, on a assisté également à des périodes d'intenses échanges culturels avec le monde asiatique. Ainsi lors de la parution de *Le puissant royaume du Japon, la description de François Caron*. C'est une sorte de guide de voyage, rédigé pour Colbert, destiné aux gens de commerce et diplomates afin qu'ils se débarrassent de tous leurs préjugés, afin qu'il connaissent cette culture (notre huguenot s'en était pénétré), et s'y adaptent. Pour ce qui est de la Chine, il faut bien sûr citer l'oeuvre immense du jésuite Matteo Ricci (*The Journals of M.Ricci, 1583-1610*) qui avait si bien su s'adapter à cet Empire du Milieu en se vêtant, en s'alimentant à leur façon, en parlant la langue et en pratiquant l'écriture chinoise. A cette époque, la Chine était à la mode (les « chinoiseries »). Il en fut de même pour les Indiens d'Amérique. En 1703, le Baron de Lahontan publie *Les dialogues de M. le Baron de Lahontan et d'un Sauvage dans l'Amérique* dont Voltaire se souviendra dans son *Ingénu*. A cette période, on se sert du Sauvage non seulement pour le réhabiliter, mais aussi et surtout pour critiquer une société en pleine révolution industrielle (comme il apparaît dans ce dialogue) qui ne vit plus que pour l'argent. N'oublions pas la protestation contre l'esclavage de l'Abbé Grégoire en 1815, ni son essai étonnant pour l'époque, *De la littérature des Nègres, ou recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature*, en 1808. Il les défend aussi ardemment qu'il avait défendu les Juifs. Il y aurait beaucoup plus à dire à ce sujet, nous l'avons fait ailleurs ¹³.

Aurait-on oublié les leçons de Jacques Le Goff dans *L'imaginaire médiéval* ?

Ce que l'on peut retenir, et ce que nos auteurs ont trop négligé ou ignoré, c'est qu'il y a une histoire de l'imaginaire occidental de la colonisation, une histoire de sa sensibilité. Le virage est apparu très nettement dans la seconde moitié du XIX^e siècle, justement au moment où l'Europe s'est lancée à corps perdu dans sa révolution industrielle et dans ses conquêtes coloniales. C'est à cette période que se fixent les stéréotypes eurocentristes, et l'on va brûler ce que l'on avait commencé à adorer. Je songe à Victor Hugo écrivant au capitaine Butler, responsable du sac du palais impérial à Pékin en 1860, en compagnie de troupes françaises ¹⁴ : « L'on est revenu en Europe, bras dessus, bras dessous, en riant. Telle est l'histoire de deux bandits ».

Que dire des littératures de cette ère coloniale

qui nous touchent si fort à la SIELEC ? Beaucoup de ces productions, même si elles sont souvent d'une qualité littéraire fort médiocre (une anthologie des idées reçues), méritent d'être étudiées comme l'a fait J.M.Seillan dans *Aux sources du roman colonial, 1863-1914* (Karthala, 2006) parce qu'elles nous permettent de pénétrer dans l'univers pesant de leurs idéologies très eurocentrées. Mais si l'on se tourne maintenant vers de grands écrivains, on peut constater que leur arrachement à l'Europe est une opération douloureuse. Ainsi pour André Malraux dans sa relation avec l'Indochine et la Chine, pour André Gide avec le Congo colonial, ou pour George Orwell avec la Birmanie. Dans d'autres circonstances, ils n'hésitent plus à franchir barrières et interdits pour se retrouver dans l'autre camp. On peut citer à l'appui *Les sept piliers de la sagesse* de T.E.Lawrence en 1927, ou l'œuvre de Victor Segalen, à propos de Tahiti (*Les Immémoriaux*, 1907) ou de la Chine (*Stèles*, 1912), ou enfin de son *Essai sur l'exotisme*.

Ainsi, une fois de plus, on voit bien que tous ces problèmes sont plus complexes qu'il n'y paraît, plus ambigus aussi, comme n'aurait pas manqué de le dire Edgar Morin, un autre grand spécialiste de la transdisciplinarité.

Pour conclure, je ne peux pas résister au plaisir de citer Voltaire, cet homme qui s'intéressait tant à la Chine et à l'Islam (*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1756). Ici, il semble qu'il ait pressenti les dangers d'un eurocentrisme qu'il n'a cessé de vilipender. Ce texte représente les dernières lignes de son article sur « Le Fanatisme », dans *Le Dictionnaire philosophique* [15](#). Cette fureur, c'est celle de l'intolérance :

« Nous avons été si infectés de cette fureur, que dans nos voyages de long cours nous l'avons portée à la Chine, au Tonquin, au Japon. Nous avons empesté ces beaux climats. Les plus indulgents des hommes ont appris de nous à être les plus inflexibles. Nous leur avons dit d'abord pour prix de leur bon accueil : « Sachez que nous sommes sur la terre les seuls qui aient raison, et que nous devons partout être les maîtres. » Alors on nous a chassés pour jamais : il en a coulé des flots de sang : cette leçon a dû nous corriger. » ●

Notes

1. Marc Ferro, *Histoire des colonisations, des conquêtes aux indépendances, XIII^e-XX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1994 ; voir aussi l'énorme volume (ed) *Le livre noir du colonialisme, XVI^e-XXI^e siècle, de l'extermination à la repentance*, Paris, Laffont, 2003, ainsi que Pascal Blanchard, *Ruptures coloniales et nouveaux visages de la France*, Paris, La Découverte, 2010. Exemple d'un historien prenant la défense de la colonisation : Niall Ferguson, *Empire, How Britain Made the Modern World.*, London, Allen Lane, 2003, ouvrage qui a connu un vif succès de librairie, puisqu'il a été publié dans la collection Penguin.
2. David Spurr, *The Rethoric of Empire : Colonial Discourse in Journalsim, Travel Writing & Imperial Administration*, London, Duke U.P., 1993.
3. Serge Gruzinski, *Les quatre parties du monde, Histoire d'une mondialisation*, Paris, éditions de la Martinière, 2004, p 102.
4. Jacques Le Goff, *L'imaginaire médiéval. Essais*. Paris, Gallimard, collection Bibliothèque de l'Histoire, 1985 ; citations : pp VII & III.
5. Vincent Debaene, *L'adieu au voyage, l'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, 2010.
6. Nathan Wachtel, *La vision des vaincus, les Indiens devant la conquête espagnole, 1530-1570*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1971 ; puis en poche Folio, 1999. Voir aussi l'étude de Ruggiero Romano, *Les mécanismes de la conquête espagnole : les Conquistadores*, Paris, Flammarion, collection questions d'histoire, 1972.
7. Serge Gruzinski, *La colonisation de l'imaginaire, sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Histoires, 1988 ; citations : pp 286 & 369. On retrouve le même genre de préoccupations, à savoir la reprise de pouvoirs et d'initiatives par des sociétés indigènes chez Marshall Sahlins, *La découverte du vrai sauvage, et autres essais*, Paris, traduit de l'anglais par C.Voisinat, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, 2007 (2000) ; nous sommes alors dans le Pacifique, aux Îles Fidji.
8. Serge Gruzinski, *Quelle heure est-il là-bas ? Amérique & Islam à l'orée des temps modernes*, Paris, Le Seuil, collection l'univers historique, 2.008 ; citation : p 126.
9. Joseph Needham, *La science chinoise et l'Occident (le grand tirage)*, traduit de l'anglais par E.Simon & al, Paris, Le Seuil, 1973 (1969) ; citations : pp 87, 245.
10. Kenneth Pomeranz, *Une grande divergence, la Chine, l'Europe & la construction de l'économie mondiale*, traduit par N.Wang et M.Arnoux, Paris, Albin Michel, collection Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2010 ; citations : pp 497, 111, 411 et annexe D, 422, 402, 497.
11. Jack Goody, *Le vol de l'histoire, comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, traduit de l'anglais par F.Durand-Bogaert, Paris, Gallimard NRF essais, 2010 ; citation : p 23.
12. Christian Grataloup, *L'invention des continents. Comment les Européens ont découpé le monde*, Paris, Larousse, 2009.
13. Voir notre livre qui vient de sortir, *La première rencontre, un voyage dans la littérature des voyages*, Arles, Editions de la Nuit. Comme on le voit, cette note prend ouvertement un caractère publicitaire : on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même !
14. in Muriel Detrie, *France-Chine, quand deux mondes se rencontrent*, Paris, Gallimard, collection Découvertes, 2004, p 100.
15. Voltaire, in *L'affaire Calas*, Paris, Le Monde/Flammarion, collection « Les livres qui ont changé le monde », 2009, p 208.

Bibliographie

2010

- ABDELKEFI** Rabaa (dir.), *Usage et représentation des cultures pendant la période coloniale*, Centre d'études et de recherches économiques et sociales (CERES), Tunis, 2010
- BLANCHARD** Pascal, *Ruptures coloniales et nouveaux visages de la France*, Découverte, 2010
- CALI** Andrea, *Etudes sur le roman négro-africain*, Editions Pensa Multimedia, Lecce, 2010
- COLLECTIF**, *Le Déchantement colonial*, textes réunis par Jean-François Durand, Jean-Marie Seillan et Jean Sévry, Cahiers de la SIELEC n°6, Kailash, Paris, 2010
- COLLECTIF**, *Voyageurs dans la Régence de Tunis XVIè-XIXè siècles*, textes lus et présentés par Denise Brahim, Editions Carthagoises, Tunis, 2010
- COOPER** Frederick, *Le Colonialisme en question*, Théorie, connaissance, histoire, The Regents of the university of California, 2005, Payot et Rivages pour la traduction française, Paris, 2010
- DEBAENE** Vincent, *L'Adieu au voyage*, Bibliothèque des sciences humaines, Gallimard, 2010
- DIOP** Papa Samba, *La Poésie d'Aimé Césaire*, Propositions de lecture, Éditions Honoré Champion, Paris, 2010
- FRAIN** L., *Les Naufragés de Tromelin*, Editions Michel Lafont, 2009, Collection de Poche, 2010
- FREMEAUX** Jacques, *De quoi fut fait l'empire*, CNRS Editions, Paris, 2010
- GIRARDIN** Cécile et Arkya Touadi, *Regards croisés dans la mondialisation*, les représentations de l'altérité après la colonisation, Editions l'Harmattan, Paris, 2010
- GOODY** Jack, *Le Vol de l'histoire*, Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde, Paris, NRF essais, Gallimard, 2010
- LAGRANGE** Hugues, *Le déni des cultures*, Paris, Le Seuil, 350 pp, 20 Euros, 2010
- MERRIEM** Nathalie, *De Kipling à Rushdie*, le post-colonialisme en question, Editions Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2010
- POMERANZ** Kenneth, *Une Grande divergence*, La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale, Paris, Collection Editions de la maison des sciences de l'homme, Albin Michel, 2010
- SEVRY** Jean, *La Première rencontre*, un voyage dans la littérature des voyages, Arles, Editions de la nuit, 2010

2009

- AUBIN** Eugène, *Le Maroc dans la tourmente, il y a cent ans*, Editions de la croisée des chemins, Casablanca, 2009
- GRATELOUP** Christian, *L'Invention des continents*, Comment les Européens ont découpé le monde, Paris, Larousse, 2009
- JOLY** V., *Guerres d'Afrique*, 130 ans de guerre coloniale, PUR, 2009
- LAURENS** H., *Orients*, Conversations avec Rita Bassil El Ramy, CNRS édition, Paris, 2009
- MICHEL** Marc, *Essai sur la colonisation positive*, Africains et Européens, 1830-1930, Perrin, 2009

2008

- COLLECTIF**, *Regards sur les littératures francophones du Moyen-Orient, Egypte, Liban*, Sous la direction de Jean-François Durand et Maxime del Fiol, Interculturel Francophonies, Alliance française, Lecce, nov-décembre 2008
- COOPER** Frederick, *L'Afrique depuis 1940*, Payot, Paris, 2008
- GRUZINSKI** Serge, *Quelle heure est-il là-bas ?*, Amérique et Islam à l'orée des temps modernes, Paris, Collection l'univers historique, Le Seuil, 2008

AUTREMENT MÊMES

Paris, L'Harmattan

2011

AUTEURS VARIÉS, *Le Combat pour la liberté des Noirs dans le Journal de la société de la morale chrétienne*, Présentation de Marie-Laure Aurenche, 2011

MANGIN Lt-Col. Charles, *La Force noire*, Présentation du Col. Antoine Champeaux, 2011

2010

AVELLANEDA Gertrudis Gomez de, *Sab* : roman original, inédit en français, traduction d'Elisabeth Pluton, présentation de Frank Estelmann, 2010

BONNETAIN Paul, *Au Tonkin*, suivi d'extraits de sa correspondance et d'un choix de ses nouvelles, présentation de Frédéric Da Silva, 2010

HOFFMANN Léon-François, *Haïti : regards*, présentation de Léon-François Hoffmann, 2010

LECOINTE-MARSILLAC, *Le More-Lack* ou *Essai sur les moyens les plus doux et les plus équitables d'abolir la traite et l'esclavage des nègres d'Afrique en conservant aux colonies tous les avantages d'une population agricole*, présentation de Carminella Biondi, avec la collaboration de Roger Little, 2010

PUJARNISCLE Eugène, *Philoxène*, ou *De la littérature coloniale*, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little : ISBN 978-2-296-11497-5, 2010

ROUBAUD Louis, *Viet Nam* : la tragédie indochinoise, présentation d'Emmanuelle Radar, 2010

SARRAUT Albert, *Grandeur et servitude coloniales*, présentation de Nicola Cooper, 2010

SERMAYE Jean, *Barga, maître de la brousse* : roman de moeurs nigériennes, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2010

SERMAYE Jean, *Barga l'invincible* : roman de moeurs nigériennes, présentation de Jean-Claude Blachère, avec la collaboration de Roger Little, 2010

2009

ANICET-BOURGEOIS et **DUMANOIR**, *Le Docteur noir : drame en sept actes*, présentation de Sylvie Chalaye, 2009

AUCLERT Hubertine, *Les Femmes arabes en Algérie*, présentation de Denise Brahimi, avec la collaboration de Roger Little, 2009

AUDISIO Gabriel, *Trois hommes et un minaret*, présentation de Maria Chiara Gnocchi, 2009

BEAUMONT Gustave de, *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis*, présentation de Marie-Claude Schapira : t. I : *Le Roman* : ISBN 978-2-296-09506-9 ; t. II : *Notes, Appendice, Annexes*, 2009

CASHIN Mme A., *Amour et Liberté : abolition de l'esclavage*, présentation d'Adrianna M. Paliyenko, Clotilde

CHIVAS-BARON, *La Femme française aux colonies*, suivi d'un choix de Contes et légendes de l'Annam, présentation de Marie-Paule Ha : ISBN 978-2-296-09954-8, 2009

CLOTEAUX Aurore (pseudonyme d'Honoré de BALZAC et Auguste LEPOITEVIN DE L'ÉGREVILLE), *Le Mulâtre*, présentation d'Antoinette Sol et Sarah Davies Cordova, 2009

GREGOIRE L'abbé, *Écrits sur les Noirs*, présentation de Rita Hermon-Belot, avec la collaboration de Roger Little : t. I : 1789-1808 : ISBN 978-2-296-08178-9 ; t. II : 1815-1827, 2009

LITTLE Roger, *Nouvelles du héros noir : anthologie 1769-1847*, 2009 : ISBN 978-2-296-08166-6

LOCKE Alain Leroy, *Le Rôle du Nègre dans la culture des Amériques*, présentation d'Anthony Mangeon, 2009

MAYNARD DE QUEILHE Louis de, *Outre-mer*, 2 tomes, présentation de Maeve McCusker, 2009

TRUPHEMUS Albert, *L'Hôtel du Sersou : roman du Sud algérien*, suivi de documents inédits, présentation de Gérard Chalaye, avec la collaboration de Roger Little, 2009

Gertrudis Gómez de Avellaneda, SAB : ROMAN ORIGINAL

traduit pour la première fois en français par Élisabeth Pluton,
présentation de Frank Estelmann

Il était grand temps que *Sab* soit traduit en français. Roman réaliste, sentimental, féministe ou encore antiesclavagiste : l'ouvrage de Gertrudis Gómez de Avellaneda compte parmi les plus célèbres romans hispanophones du 19^e siècle. Publié en 1841, il présente sur le fond de la colonie cubaine l'histoire d'un amour contrarié par un esclave amoureux de la fille de ses maîtres.

Le roman pose le problème de l'héritage colonial, y compris de l'esclavage, dans les relations entre les sexes. À l'aide de cet artifice, l'ouvrage tend à confondre de manière productive le manichéisme colonial qui faisait archer le système esclavagiste. Il nous permet ainsi de suivre, à travers l'histoire sinistre d'un être exceptionnel qui incarne toutes les qualités requises d'un vrai amant sensible, les malheurs du planteur don Carlos et de sa famille et les grands débats politiques et littéraires de l'époque romantique.

« J'osai croire que cette femme si pure, si passionnée, ne trouverait chez aucun homme une âme digne de la sienne : je me persuadai qu'un instinct secret, lui révélant qu'il n'existait dans tout l'univers qu'une seule âme capable de l'aimer et de la comprendre, cet instinct l'avait aussi instruite que cette âme se cachait dans un corps d'un être indigne, proscrit par la société, avili par les hommes... »

Frank Estelmann est maître de conférences à l'Université Goethe de Francfort-sur-le-Main (Allemagne) où il enseigne la littérature francophone et hispanophone. Spécialiste du récit de voyage et du roman des 19^e et 20^e siècles, il a notamment travaillé sur la littérature de l'exil à l'époque romantique et de l'entre-deux-guerres, sur le récit de voyage en Égypte et sur le romantisme cubain.

Élisabeth Pluton, avignonnaise, était professeur d'espagnol avant de commencer sa retraite active de traductrice.

ISBN : 978-2-296-1266-2

Louis Roubaud, VIET NAM : LA TRAGÉDIE INDOCHINOISE

présentation d'Emmanuelle Radar

C'est par les cris de treize condamnés à mort, poussés à deux pas de la guillotine coloniale, que le grand reporter Louis Roubaud commence le récit de son enquête de 1931 : « j'aperçus le dernier condamné. Lui aussi, d'une voix forte et bien timbrée entonna : « Viet Nam !... » et la main du légionnaire étouffa son cri ». Il force le lecteur à considérer la colonie à partir d'un nouveau cadre tracé par ce « Viet Nam ! », celui de la revendication d'indépendance des colonisés de l'Indochine française.

Le texte que nous rééditons ici, et qui fut publié à l'heure du consensus colonial des « années Vincennes », est à la fois un récit de voyage, un reportage critique sur la misère de la population et une enquête sur les mouvements anticoloniaux et leur répression. Modèle du genre du reportage qui intègre l'urgence du politique à l'émotion du crime et trouve un équilibre entre pur désir d'informer et implication du lecteur, *Viet Nam* porte un potentiel anticolonial qui aurait pu susciter une salutaire prise de conscience chez ses nombreux lecteurs.

« Quand les besoins économiques sont impérieux, ils ne tardent pas à devenir impériaux. »

Louis Roubaud

Emmanuelle Radar est enseignante et chercheuse au département de français de l'Université d'Utrecht. Elle a soutenu sa thèse de doctorat à l'Université d'Amsterdam, « Putain de Colonie ! » Anticolonialisme et modernisme dans la littérature du voyage en Indochine (1919-1939) et est l'auteur d'études sur André Malraux, Roland Dorgelès, Georges Simenon, Hergé.

ISBN : 978-2-296-12069-3

Lecoïnte-Marsillac, LE MORE-LACK

présentation de Carminella Biondi

Le More-Lack représente une exception dans la littérature abolitionniste du XVIII^e car il réunit deux types apparemment inconciliables d'écriture : d'un côté, le soi-disant témoignage passionné d'un jeune homme qui a vécu l'expérience déchirante de l'esclavage dans les colonies américaines, de l'autre l'essai, rigoureusement documenté, qui fait le point sur le débat concernant la traite négrière et l'esclavage et propose des solutions. Cette réédition révèle pour la première fois un véritable *patchwork* de lectures abolitionnistes. Un mélange bien dosé qui parle au cœur mais qui sollicite aussi la raison. Un acte d'accusation impitoyable contre l'Europe, contre sa soif

« O Magistrats ! ô souverains de l'Europe ! vous qui dormez paisiblement dans vos palais, tandis qu'on nous égorge, vous ignorez toutes ces atrocités ; c'est cependant en votre nom qu'elles sont commises sur les côtes d'Afrique. »
Le More-Lack

« On ne peut pas faire l'histoire des chasseurs en oubliant l'histoire du gibier. »

Ernest Pépin, « Le 14 juillet d'Isidore »

Carminella Biondi, professeur de Littérature française à l'Université de Bologne, a consacré de nombreux travaux à la littérature esclavagiste et abolitionniste en France au XVIII^e siècle. Ses dernières études portent sur l'œuvre de Marguerite Yourcenar et d'Édouard Glissant. Elle dirige la revue *Francofonia*.

ISBN : 978-2-296-12967-2

Jean Sermaye, BARGA, MAÎTRE DE LA BROUSSE

présentation de Jean-Claude Blachère

Au Sud du Niger, dans les dernières années du temps précolonial, un « Maître-chasseur » traditionnel affronte les dangers de la brousse. Sa force, mais surtout son ingéniosité et ses capacités de réflexion assureront la réussite de ses entreprises.

Jean Sermaye, dans ce roman qui reçut le Grand Prix de Littérature coloniale en 1937, dresse le tableau d'un pays intact et fait le portrait d'hommes qu'il a fréquentés et aimés, avec une précision documentaire qui n'est pas un des moindres intérêts de cette œuvre.

« Ce que l'on a écrit de fantaisiste sur l'Afrique justifiait ces pages. Puisse le lecteur y trouver de quoi chasser les préjugés qui font de l'homme noir un sauvage, aux yeux de beaucoup trop d'entre nous. »

Jean Sermaye, « Avertissement »

Jean-Claude Blachère, ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, professeur des Universités émérite, (Université Paul-Valéry, Montpellier III), a enseigné pendant dix-neuf ans en Afrique noire. Ses travaux de recherche portent principalement sur le Surréalisme et la littérature négro-africaine d'expression française.

ISBN : 978-2-296-12067-9

Colloques et rencontres

Printemps 2011	36ème congrès de la société d'histoire coloniale française , CRESOI, Centre de recherche sur les sociétés de l'océan indien, Saint-Denis de la Réunion
25 mars 2011	Les décolonisations au XXe siècle , Centre d'Histoire Judiciaire (CNRS-Lille Nord de France), Lille
24 et 25 mars 2011	(In)visibles cités coloniales : Stratégies de domination et de résistance de la fin du XIXe siècle à nos jours , Colloque international et pluridisciplinaire, Strasbourg,
13-15 avril 2011	Le Rôle des missions et des Eglises dans la constitution des champs littéraires locaux en Afrique subsaharienne , Colloque international ENS Yaoundé I
26-27 mai 2011	Multiculturalisme et Genre en France, Grande-Bretagne, Canada et USA , <i>Multiculturalism and Gender in France, Britain, Canada and the U.S.</i> , Colloque international, Université du Havre, Faculté des Affaires Internationales, France, Groupe de Recherche Identités et Cultures (GRIC), Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Mobilités (CIRTAI), Groupe de Recherche et d'Etudes en Droit Fondamental, International et Comparé (GREDFIC)
Juin 2011	« L'Orientalisme et après ? Médiations, appropriations, contestations... », Colloque, EHESS, Paris
16-18 Juin 2011	« Construction de l'Etat-Nation européen et la colonisation en Afrique et en Asie », Colloque international, Université de Nantes,
Septembre 2011	Des analyses Tiers-mondistes aux Postcolonial Studies - théories critiques du pouvoir et revendications politiques , Colloque interdisciplinaire, Centre d'études sur le droit international et la mondialisation – CÉDIM, Université du Québec, Montréal

